

*MOTAMOT n° 10*



*EDFN*

*Mai 2026*

# CDAW

MOTAMOT est édité par le  
Cercle des Auteurs normands

<https://auteurnormand.wixsite.com/>

Écrire, c'est exprimer... une  
émotion, une pensée.

Écrire, c'est partager... une  
émotion, une pensée.

Lire, c'est ressentir... une  
émotion, une pensée.

Lire, c'est partager... une  
émotion, une pensée.

Pour participer à l'aventure Motamot,  
votre revue, merci de nous contacter :

[cercleauteursnormands@gmail.com](mailto:cercleauteursnormands@gmail.com)

Sommaire :

- **L'Illiade et l'odyssée : suite**
- **La chanson de Rolland : suite**
- **Alexandre de Bernay : suite**
- **Maurice**
- **Philippe**
- **Guy Aubrays**
- **Marc Authouart**
- **Didier Colpin**
- **Hubert Bodin**
- **Danydeb**
- **miC H@l**

## Édito :

Vous trouverez les suites de vos voyages chez Homère et l'Illiade et l'Odyssée, dans la chanson de Rolland et avec Alexandre de Bernay à la naissance de notre Normandie.

Nos amies et amis nous proposent une diversité de formes d'écriture, de thèmes et de réflexions.

Pablo Picasso nous a prêté ses pinceaux pour réinterpréter nos deux léopards... ou nos deux lions ou plutôt un animal, têtes de léopard et corps de lion, enfin c'est ce qui se dit, pour une illustration moderne de la couverture.

L'Iliade(en grec ancien Ἰλιάς / *Iliás*, en grec moderne Ἰλιάδα / *Iliáda*) est une épopée de la Grèce antique attribuée à l'aède Homère. Ce nom provient de la périphrase « le poème d'Ilion » (ἡ Ἰλιάδος ποιῆσις / *hē Iliádos poíēsis*), Ilion (Ἴλιον / *Ílion*) étant l'autre nom de la ville de Troie.

L'*Iliade* est composée de 15 693 hexamètres dactyliques et, depuis l'époque hellénistique, divisée en vingt-quatre chants. Le texte a probablement été composé entre -850 et -750, soit quatre siècles après la période à laquelle les historiens font correspondre la guerre mythique qu'il relate. Il n'a été fixé par écrit que sous Pisistrate, au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Dans l'Antiquité, l'*Iliade* faisait partie d'un cycle épique, le cycle troyen, mais seules l'*Iliade* et l'*Odyssee* en ont été conservées.

(Source : <https://pegasus-pedagogie.web.ac-grenoble.fr/grec-lycee/extraits-homeriques>

Suite du dernier numéro et au prochain numéro)



L'Espace Homère présente outre les séquences habituelles au programme des textes isolés extraits de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Ce choix s'explique pour plusieurs raisons que nous présenterons rapidement ici.

1°) La lecture de textes homériques peut être une pratique régulière pendant les années d'apprentissage du grec aussi bien au collège qu'au lycée et cela selon un rythme souple qui n'est pas systématiquement celui d'une séquence complète. Il peut ainsi être envisagé de consacrer des moments dans les cours à la lecture de textes d'Homère.

2°) Le travail interdisciplinaire peut inviter l'élève dans une démarche personnelle ou le professeur à visiter quelques pages homériques , pour éclairer des références littéraires, par exemple, sans pour autant avoir le temps nécessaire pour l'étude d'une séquence.

3°) Il est important également que nos élèves, dans l'apprentissage de la langue, prennent pleinement conscience de l'évolution d'un système de langue et qu'en conséquence ils ne soient pas étonnés de lire chez Homère des formes non

attestées classiques...Cela nous semble moins déstabilisant si l'élève se confronte régulièrement à ces "particularités" qui n'en sont pas...

4°) La curiosité et le plaisir de lecteurs ne peuvent être mis en parenthèses et la lecture de ces légendes ou récits sont pour nos élèves autant de "récréations" dont on ne peut méconnaître l'importance et l'intérêt!

5°) Ces textes seront présentés de façon systématique selon le même schéma afin de créer chez l'élève des habitudes de travail qui peuvent être gérées en autonomie ou en semi-autonomie. Chaque extrait - fourni par le répertoire mis en ligne par les ressources HODOI- est accompagné d'une ou de plusieurs traductions. Une introduction est proposée ainsi qu'une fiche de vocabulaire, qui privilégie- de façon nécessairement subjective et donc critiquable!- une petite quinzaine de mots que l'élève peut mémoriser. Des points de grammaire sont abordés dans une fiche particulière selon les particularités de l'extrait. Un entraînement au commentaire est possible à partir de la fiche "Questions d'analyse" tandis que des pistes d'étude, des prolongements, des ressources iconographiques ou littéraires, des indications de sites à visiter ou des références bibliographiques sont indiqués dans la fiche "commentaire" . Enfin des exercices sont proposés: ils permettent la traduction du texte, la mémorisation du vocabulaire, l'assimilation des points morphologiques ou syntaxiques abordés, l'entraînement à l'exercice de version, de thème, ou de commentaire. La mémorisation de vers pourra aussi être proposée afin de permettre à l'élève d'avancer plus aisément dans la lecture régulière de textes...

Il est essentiel enfin que chacun puisse s'exprimer et ces pages ne peuvent vivre que si elles sont exploitées... aussi est-il important que l'échange en soit l'un des moteurs. N'hésitez pas à exprimer vos avis, vos remarques et vos désirs...Merci d'avance!

Que ces pages puissent contribuer à donner à nos élèves le goût et le plaisir de la lecture de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*!

## Pour lire le texte dans son contexte

.καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσι προσηύδα πότνια Κίρκη·  
" ταῦτα μὲν οὕτω πάντα πεπεύρανται, σὺ  
δ' ἄκουσον,  
ὥς τοι ἐγὼν ἐρέω, μνήσει δέ σε καὶ θεὸς αὐτός.  
Σειρήνας μὲν πρῶτον ἀφίξειαι, αἶ ρά τε πάντας  
40 ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφεας  
εἰσαφίκηται.  
ὅς τις ἀιδρεΐη πελάσῃ καὶ φθόγγον ἀκούσῃ  
Σειρήνων, τῷ δ' οὐ τι γυνὴ καὶ νήπια τέκνα  
οἴκαδε νοστήσαντι παρίσταται οὐδὲ γάννυνται,  
ἀλλὰ τε Σειρήνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ  
45 ἤμεναι ἐν λειμῶνι, πολὺς δ' ἀμφ' ὄστεόφιν θῆς  
ἀνδρῶν πυθομένων, περὶ δὲ ῥίνοι μινύθουσι.  
ἀλλὰ παρεξέλααν, ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλεῖψαι ἐταίρων  
κηρὸν δεψήσας μελιθδέα, μή τις ἀκούσῃ τῶν  
ἄλλων·  
ἀτὰρ αὐτὸς ἀκουέμεν αἶ κ' ἐθέλησθα,  
[12,50] δησάντων σ' ἐν νηὶ θεῆ χειρᾶς τε πόδας τε  
ὀρθὸν ἐν ἰστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω,  
ὄφρα κε τερπόμενος ὅπ' ἀκούσῃς Σειρήνοιν.  
εἰ δέ κε λίσσῃαι ἐτάρους λῦσαι τε κελεύῃς,  
οἱ δέ σ' ἔτι πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι διδέντων.

Pour lire le texte dans son contexte

Et l'auguste Circé alors m'adressa ces paroles : « Voilà donc cette épreuve subie jusqu'au bout. Toi, écoute tout ce que je vais te dire ; d'ailleurs, un dieu même t'en fera souvenir. Tu arriveras d'abord chez les Sirènes, dont la voix charme tout homme qui vient vers elles. Si quelqu'un les approche sans être averti et les entend, jamais sa femme et ses petits enfants ne se réunissent près de lui et ne fêtent son retour ; le chant harmonieux des Sirènes le captive. Elles résident dans une prairie, et tout alentour le rivage est rempli des ossements de corps qui se décomposent ; sur les os la peau se dessèche. Passe sans t'arrêter ; pétris de la cire douce comme le miel et bouche les oreilles de tes compagnons, pour qu'aucun d'eux ne puisse entendre. Toi-même, écoute, si tu veux ; mais que sur ton vaisseau rapide on te lie les mains et les pieds, debout au pied du mât, que l'on t'y attache par des cordes, afin que tu goûtes le plaisir d'entendre la voix des Sirènes. Et, si tu pries et presses tes gens de te délier, qu'ils te serrent de liens encore plus nombreux.

## Pour lire le texte dans son contexte

### *Pour lire le texte dans son contexte*

ἀλλά μιν ἄφορρον προσέφην δολίοις ἐπέεσσι·  
" ἴνα μὲν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων  
πρὸς πέτρῃσι βαλὼν ὑμῆς ἐπὶ πείρασι γαίης,  
ἄκρη προσπελάσας· ἄνεμος δ' ἐκ πόντου ἔνεικεν·  
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν τοῖσδε ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.  
' ὥς ἐφάμην, ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείβετο νηλεί θυμῷ,  
ἀλλ' ὁ γ' ἀναΐξας ἐτάροις ἐπὶ χειράσ' ἴαλλε,  
σὺν δὲ δῦω μάρψας ὥς τε σκύλακας ποτὶ γαίῃ  
κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦθε δὲ γαῖαν.  
τοὺς δὲ διὰ μελεῖστί ταμῶν ὀπλίσσατο δόρπον·  
ἦσθιε δ' ὥς τε λέων ὄρεσίτροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν,  
ἔγκατά τε σάρκας τε καὶ ὀστέα μυελόνετα.  
ἡμεῖς δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διὶ χειράσ,  
σχέτλια ἔργ' ὀρόωντες, ἀμηχανίη δ' ἔχε θυμόν.  
αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν  
ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων καὶ ἐπ' ἄκρητον γάλα πίνων,  
κεῖτ' ἔντοσθ' ἄντροιο τανυσσάμενος διὰ μήλων.  
τὸν μὲν ἐγὼ βούλευσα κατὰ μεγαλήτορα θυμόν  
ἄσπον ἰών, ξίφος ὄξυ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,  
οὐτάμεναι πρὸς στήθος, ὅθι φρένες ἦπαρ ἔχουσι,  
χείρ' ἐπιμασσάμενος· ἕτερος δὲ με θυμὸς ἔρυκεν.  
αὐτοῦ γάρ κε καὶ ἄμμες ἀπωλόμεθ' αἰπὺν ὄλεθρον·  
οὐ γάρ κεν δυνάμεσθα θυράων ὑψηλῶν  
χερσὶν ἀπώσασθαι λίθον ὄβριμον, ὃν προσέθηκεν.  
ὧς τότε μὲν στενάχοντες ἐμείναμεν Ἡῷ δῖαν.

Je lui répondis par d'astucieuses paroles : « Poséidon, l'Ébranleur de la terre, a brisé mon vaisseau, qu'il a jeté contre des roches au bout de votre terre, en l'approchant d'un cap ; le vent l'avait porté là de la haute mer ; mais moi et ceux-ci, nous avons échappé à la brusque mort. » Je dis ; et lui, d'un cœur impitoyable, ne me répondait rien ; mais, s'étant élancé il porta les mains sur mes compagnons ; il en saisit deux, ensemble et les frappa contre terre comme de petits chiens ; leur cervelle coulait sur le sol et arrosait la terre ; puis, ayant découpé leurs membres, il prépara son souper. Il les mangeait comme un lion nourri sur les monts ; il n'en laissa pas entrailles, chairs, os pleins de moelle. Nous, en pleurant, élevions nos mains vers Zeus, témoins de ces actes monstrueux, et notre cœur ne savait rien résoudre. Ensuite, quand le Cyclope eut rempli son large ventre en mangeant cette chair humaine et buvant par-dessus du lait pur, il se coucha au fond de l'antre tout de son long au milieu de ses brebis. Alors je méditai en mon cœur magnanime de m'approcher, de tirer du long de ma cuisse mon épée aiguë, de la lui plonger dans la poitrine, là où le diaphragme enveloppe le foie, après avoir tâté l'endroit de la main. Mais une autre idée me retint. Restant là, nous aussi, nous périssions d'une brusque mort ; car nos bras n'auraient pu écarter de la porte élevée la lourde pierre, qu'il avait placée contre. Alors donc, tout gémissants nous attendions la

## Premiers écrits en normand

### Histoire de la langue normande

#### HISTOUERE DU LOCEIS/PRECHI

SOURCE FALE : [HTTPS://WWW.FALE-NORMANDIE.FR/ACCUEIL-FALE-NORMANDIE-LANGUE-NORMANDE/HISTORIQUE-DE-LA-LANGUE/](https://www.fale-normandie.fr/accueil-fale-normandie-langue-normande/historique-de-la-langue/)

Tirant ses racines du latin, le normand fait partie des langues dites d'oïl mais il n'est en aucun cas un dérivé du français. Au XIIe siècle, les premiers romans sont écrits à la cour des ducs de Normandie par des Normands et... en normand. On peut citer par exemple le Roman de Brut et le Roman de Rou du Jèrriais Wace, ainsi que la Chanson de Roland, le Roman du roi Arthur, qui furent écrits en partie en Normandie tout comme le Roman de Renart dont l'un des auteurs connus est Richard de Lison. Dès le Moyen Age, la production littéraire normande se montre très prolifique tandis qu'à Paris, aucune œuvre en français ne remonte au-delà du XIIIe s. car on y écrivait alors en latin et non pas en langue vernaculaire, c'est-à-dire dans la langue parlée à l'époque par le peuple. Ce n'est qu'au fil des siècles, dans un Etat au pouvoir de plus en plus centralisateur que le français s'imposa face aux langues régionales. Avec François Ier, le français devient en 1539 la langue officielle du droit et de l'administration, en lieu et place du latin. Lors de la Révolution française, le décret du 2 thermidor An II impose le français comme seule langue de toute l'administration. Plus tard, l'industrialisation et l'exode rural, l'école obligatoire en français, la guerre 1914-18, le mépris généralisé de la bourgeoisie donnent peu d'espoir pour maintenir ce qui est alors considéré comme un patois, c'est-à-dire « une langue socialement déçue et considérée comme inférieure, méprisée par les citadins ».

Tous ces éléments ont conduit à une dévalorisation du normand, peu à peu considéré comme une déformation du français, et même à sa quasi-interdiction diligentée par les « hussards noirs de la République », c'est-à-dire par les professeurs qui ont réprimé l'emploi du normand par leurs élèves quand bien même il s'agissait de leur langue maternelle.

Source : <http://lachansonderoland.d-t-x.com/pages/FRpage02A.html>



### La chanson de Rolland en Anglo-normand

Suite du précédent numéro et suite dans le prochain

Source :

[https://fr.wikisource.org/wiki/La\\_Chanson\\_de\\_Roland/Joseph\\_B%C3%A9dier/La\\_Chanson\\_de\\_Roland/Bilingue/001-050](https://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_de_Roland/Joseph_B%C3%A9dier/La_Chanson_de_Roland/Bilingue/001-050)

BLANCANDRINS ad tut premereins parled  
 E dist al rei : « Salvete siez de Deu,  
 Le gloriuz que devuns aüer !  
 Iço vus mandet reis Marsilies li bers :  
 Enquis ad mult la lei de salvetet.  
 De sun aveir vos voelt asez duner,  
 Urs e leuns e veltres enchainez,  
 Set cenz cameilz e mil hosturs muez,  
 D'or e d'argent .IIII. cenz muls trussez,  
 Cinquante care que carier en ferez ;  
 Tant i avrat de besanz esmerez  
 Dunt bien purrez voz soldeiers luer.  
 En cest païs avez estet asez ;  
 En France ad Ais devez bien repairer.  
 La vos sivrato, ço dit, mis avoez. »  
 Li empereres tent ses mains vers Deu,  
 Baisset sun chef, si cumencet a penser.

LI empereres en tint sun chef enclin.  
 De sa parole ne fut mie hastifs,  
 Sa custume est qu'il parolet a loisir.  
 Quant se redrecet, mult par out fier lu vis ;  
 Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.  
 Li reis Marsilies est mult mis enemis :  
 De cez paroles que vos avez ci dit,  
 En quel mesure en purrai estre fiz ?  
 — Vos par hostages », ço dist li Sarrazins,  
 « Dunt vos avrez u dis u quinze u vint.  
 Pa num d'ocire i metrai un mien filz  
 E sin avrez, ço quid, de plus gentilz.  
 Quant vus serez el palais seignurill,  
 A la grant feste seint Michel del Peril,  
 Mis avoez la vos sivrato, ço dit.  
 Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist,  
 La vuldrato il chrestiens devenir. »  
 Charles respunt : « Uncore purrat guarir. »

BELS fut li vespres e li soleilz fut cler.  
 Les dis mulez fait Charles establir.  
 El grant verger fait li reis tendre un tref,  
 Les dis messages ad fait enz hosteler ;  
 .XII. serjanz les unt ben cunreez ;  
 La noit demurent tresque vint al jur cler.  
 Li empereres est par matin levet,  
 Messe e matines ad li reis escultet.  
 Desuz un pin en est li reis alez,  
 Ses baruns mandet pur sun conseil finer :  
 Par cels de France voelt il del tut errer.

BLANCANDRIN parle, lui le premier. Il dit au  
 roi : « Salut au nom de Dieu, le Glorieux, que  
 nous devons adorer ! Entendez ce que vous  
 mande le roi Marsile, le preux. Il s'est bien  
 enquis de la loi qui sauve, aussi vous veut-il  
 donner de ses richesses à foison, ours, et lions,  
 et lévriers enchainés, sept cents chameaux et  
 mille autours sortis de mue, quatre cents  
 mulets, d'or et d'argent troussés, cinquante  
 chars dont vous ferez un charroi, comblés de  
 tant de besants d'or fin que vous en pourrez  
 largement payer vos soudoyers. En ce pays  
 vous avez fait un assez long séjour. En France,  
 à Aix, il vous sied de retourner. Là vous suivra,  
 il vous l'assure, mon seigneur. » L'empereur  
 tend ses mains vers Dieu, baisse la tête et se  
 prend à songer.

L'EMPEREUR garde la tête baissée. Sa parole  
 jamais ne fut hâtive. Telle est sa coutume, il ne  
 parle qu'à son loisir. Quand enfin il se  
 redressa, son visage était plein de fierté. Il dit  
 aux messagers : « Vous avez très bien parlé.  
 Mais le roi Marsile est mon grand ennemi. De  
 ces paroles que vous venez de dire, comment  
 pourrai-je avoir garantie ? — Par des otages, »  
 dit le Sarrasin, « dont vous aurez ou dix, ou  
 quinze ou vingt. Dût-il périr, j'y mettrai un  
 mien fils, et vous en recevrez, je crois, de  
 mieux nés encore. Quand vous serez en votre  
 palais souverain, à la haute fête de saint  
 Michel du Péril, là vous suivra, il vous l'assure,  
 mon seigneur. Là, en vos bains, que Dieu fit  
 pour vous, il veut devenir chrétien. » Charles  
 répond : « Il peut encore parvenir au salut. »

LA vêpre était belle et le soleil clair.  
 Charles fait établir les dix mules. Dans le  
 grand verger il fait dresser une tente. C'est là  
 qu'il héberge les dix messagers ; douze  
 sergents prennent grand soin de leur service.  
 Ils y restent cette nuit tant que vint le jour  
 clair. De grand matin l'empereur s'est levé : il  
 a écouté messe et matines. Il s'en est allé sous  
 un pin ; il mande ses barons pour tenir son  
 conseil : en toutes ses voies il veut pour guides  
 ceux de France.

## Les premiers écrits en normand



### *Alexandre de Bernay (vers 1185)*

Alexandre de Bernay, dit aussi « Alexandre de Paris<sup>1</sup> », né vers 1150 à Bernay et mort vers 1190, est un écrivain normand.

Alexandre commença à se faire connaître avec *Élène*, mère de Saint Martin, Brison ainsi que le roman d'Atis et Porphyrias qu'il affirme avoir traduit du latin. Il continua également, de pair avec Thomas de Kent, l'œuvre commencée notamment par Albéric de Pisançon et par Lambert le Tort (*Li Romans d'Alixandre*), traduite ou plutôt inspirée de Quinte-Curce, de la vie du conquérant macédonien faussement attribuée à Callisthène et de l'*Alexandriade* de Gautier de Châtillon. Le succès durable de ce texte contribua à celui du vers dodécasyllabe qui fut, de là et à partir du XV<sup>e</sup> siècle, nommé alexandrin.

Suite du dernier numéro et suite dans le prochain

Source : <https://www.arretetonchar.fr/wp-content/uploads/2013/IMG/archives/Francais/Textes/Alexandre%20de%20Bernay,%20Le%20roman%20d%27Alexandre.pdf>

Uns Griens parla premiers qui cuidoit estre flors  
De maintes sapiences et de sortisseors  
Et de l'art d'ingremance et de devineours;  
Pour ce ot non Astarus que il sot touz les cors [280]  
Des estoiles du ciel et du sens des auctours.  
"Ore entendez, fet il aus granz et aus menors,  
De vostre songe espondre serai maistre doctors.  
Li oés est vaine chose, petite est sa vigours;  
Li serpens qu'en issoit, fiers et de fieres mours,  
C'est uns hom orgueilleus qui movra mains estors  
Et voudra seurmonter rois et empereours  
Et metre desouz lui et princes et contours  
Et conquerre par force les chastiaus et les tours  
Et prendre et retenir et terres et honours, [290]  
Mes nel porra pas fere, petite ert sa labors,

Lors tornera arriere si charra sa valors."  
Quant Phelippes l'entent, d'ire mua colors,  
Et cuide d'Alixandre que soit mauvés oirs sours.

[1.13] Après celui parla Salios de Minier,  
Sages hom de la loy, assez sot du mestier.  
"Oëz, seignor, fet il, dont vous voeil acointier:  
De chose qui en songe peçoie de legier  
Ne m'est vis que nuz hom puisse bien exploitier.  
Li oeus est veine chose si brise de legier; [300]

7

Li serpens qu'en issoit, qu'il vit felon et fier,  
C'est uns hom de fol cuer, qui vodra guerroier  
Et le païs conquerre et par force regnier  
Et les sauvages terres desouz lui abessier;  
Mes ja de riens qu'il voeille ne porra exploitier,  
Car tuit cil li faudront qui li devront aidier,  
Et mout mauvesement l'estevra reperier,  
Si com fist li serpens qui retorna arrier."  
Cil respons fist Phelippe durement esmaier.

[1.14] Après ces deus parla Aritotes d'Ateine, [310]  
En piez s'en est levez, de bien dire se peine.  
"Oëz, seigneur, fet il, une reison certaine.  
Li oés dont cil parole n'est mie chose veine,  
Le monde senefie et la mer et l'areine,  
Et li moieus dedens est terre de gent plaine;  
Du serpent qu'en issoit vous di chose certaine,  
Que ce est Alixandres qui sofferra grant poine  
Et ert sires du mont, ma parole en ert seine,  
Et si homme après lui le tendront en demeine,  
Puis retournera mors en terre macidoine, [320]  
Si com fist li serpens qui vint a sa cavaine."

Quant Phelippes l'entent, mout grant joie en demaine.

[1.15] Phelippes ot grant joie du songe qui bien prent,  
Mout ama Aritote et le tint richement,  
Tout li abandona son or et son argent.

Alixandres fu preus et de grant escient;  
Ce conte l'escripture, se la letre ne ment,  
Que plus sot en set jourz que uns autres en cent.  
La nouvelle est alee deci en Ocident;  
De ne sai quantes terres i sont venu la gent, [330]  
Li mestre des escolles, li bon clerc sapient,  
Qui vouloient connoistre son cuer et son talent.  
Aritotes d'Athenes l'aprist honestement;  
Celui manda Phelippes trestout premierement.  
Il li moustre escripture, et li vaslés l'entent,  
Grieu, ebrieu et caldieu et latin ensement  
Et toute la nature de la mer et du vent  
Et le cours des estoiles et le compasement  
Et si com li planete hurtent au firmament  
Et la vie du siecle et quanqu'a lui apent [340]  
Et connoistre reison et savoir jugement,  
Si comme rethorique en fet devisement;  
Et en après li moustre un bon chastiment,  
Que ja serf de put ere n'et entour lui souvent,  
Car maint home en sont mort et livré a torment,  
Par losenge, par murtre, par enpoisonnement.  
Li mestres li enseigne et li varlés aprent;

## Maurice Fichet

<https://www.auteursnormands.com/mauricefichet>



### Le far breton

Ma bouorgeouèse se démentit de féchounaer eun far breton, ch'est paé que je seis goulâfre, j'ime brin les liqueries, seument, les gâtiâos de féchoun, cha me passe praès du quoeu, j'en magerais sus la taête d'eun tognous ! Ryin que d'y pensaer, la laungue m'en friole ! J'i eun miot la goule chucraée. Pour eun coup qu'o disait paé que ch'était paé bouon pour men cholestérol No quemenchit par guetti sus Gogol coume qui que cha se féchounait et qui qu'i fallait : de la flleu, du lait, du chucré, des oeus, des pruneaus, j'i cha tcheu nous que dit ma fome. O mins les pruneaus à arsouorde dauns de l'iâo détiédie et, dauns eun saladyi, o détrempt le restaunt jusqu'à temps qu'i y'ait pus de grumelots, cha faisait dettié coume de la détrempe à galette, o coulit dedauns les pruneaus sauns les caillous, les caillous ch'est paé bouon pour les dents de rapplique ! Ol enfouornit et, eune heu'e ampraès, o s'en vint me veî : « Guette men gâté, il est byin reussi, j'en sis byin aise, il a eun joulie couleu et il est byin moufflet qu'o dit en appiaunt d'sus ! » Mâodit que cha sentait-i à bouon ! « Je m'en vas le mette à arfreidi qu'o me dit. » Je l'érais byin magi sus l'coup, j'i le gosyi pavaé. J'entendis la crouésie de la tchuusène s'ouvri et où coup eun grand patrafflas et ma bouorgeouèse qui poussit eun ébrai : « Mâodit banné que je sis pas mens niole ! J' mins le gâté sus l'arbord de la crouésie, il est en dépivalaunt, il a grilli et le far à chaboulé, il est bas dauns les bôquets ! Il est tout éguenilli. » O l'a ramassaé d'aveu eune quillire, il 'tait en morciâos. « Je peux paé dounaer cha és gens qu'o fit d'eun ai marri. » J'i paé perdu le nostrum vos saez byin. « Cha fait ryin, les morciâos sount bouons, j'allouns le magi à nous déeus, j'en érouns pus ! »

### Le far breton

Ma femme se décida de faire un far breton, ce n'est pas que je sois gourmand, je n'aime pas les bonbons, mais, les gâteaux faits maison, j'aime bien ça, j'en mangerais sur la tête d'un teigneux ! Rien que d'y penser, j'en salive. J'aime bien ce

qui est sucré. Pour une fois qu'elle ne disait pas que c'était mauvais pour mon cholestérol. On commença par regarder la recette sur Google, quels étaient les ingrédients : de la farine, du lait, du sucre, des œufs, des pruneaux, ma femme dit qu'elle avait cela à la maison. Elle mit les pruneaux à gonfler dans de l'eau tiède et, dans un saladier elle mélangea les autres ingrédients jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de grumeaux, le résultat ressemblait à de la pâte à crêpes, elle mit les pruneaux, sans les noyaux, les noyaux, ce n'est pas bon pour les dentiers ! Elle enfourna et, une heure plus tard, elle vint me voir : « Regarde mon gâteau, il est bien réussi, je suis bien contente, il a une jolie couleur et il est bien moelleux dit-elle en appuyant dessus ! » Nom de nom, comme ça sentait bon ! « Je vais le mettre à refroidir me dit-elle. » je l'aurais bien mangé sur le champ, je ne crains pas ce qui est chaud (j'ai le gosier pavé). J'entendis la fenêtre de la cuisine s'ouvrir et aussitôt un bruit de chute et ma femme qui se mit à crier. « Maudit banneau (juron) que je suis bête, j'ai mis le gâteau sur le rebord de la fenêtre, il est en pente, il a glissé et le far s'est renversé. Il est par terre dans les fleurs. Il est éparpillé » Elle l'a ramassé avec une cuillère, il était en morceaux. « Je ne peux pas donner cela aux gens fit-elle en prenant un air désespéré. » Je n'ai pas perdu le nord. « ce n'est pas grave, mes morceaux sont bons, nous allons le manger tous les deux, nous en aurons plus ! »

## Cyclone

Vos aez entendu prêchi, coume mei, des cyclones qu'ount survâodaé Mayotte et la Réunioun. Oû meis de févriyi 64, j'i counneu cha itou. J'i 'taé faire dyis meis de men temps à Madagascar et, coume de juste, j'i prins le baté à Marsèle. Coume la coumpanie était eun miot gratte-tchu, il empliaient les soudards. Mei, j'i torchi les abaisses en prémyire cllasse, cha m'otchupait et... je mageais coume yeus. Ch'est quauand que j'avouns horsi de Diégo Suarez, dauns le hâot de Madagascar que la foudrasse quemenchit ! Les révolins décessaient paé ! I faisait eun vent à écônaer touos les boeus, dauns çu trige-lo, je devrais di'e les zébus mahène byin. Quand que le baté pingait, je dévaliouns les colidors à toute trisse de veille, seument i rouolait itou et je crouésiouns le colidor et j'amountiouns eun miot sus la parei de gâoche et la syinne de dreite mais qu'i rouolait de l'âote bord. Ch'était casué d'aveu les bras chergis de mâquale ! Cha qu'était le pus esposaunt, ch'était les mountaées : pour amountaer no-z-avait byin du ma à mountaer les pas, no l'vait les gaumbes dreit coume eune bouone fome sâole. Pour dévalaer, fallait teni le porte-mans byin du.

Mei, je faisais men p'tit tripot, j'i ryin brésilli. Et j'i encouo muus magi qu'à l'accouoteume rapport que byin des bouones gens renviaient cha qu'il avaient peu encorsaer, et i s'en v'naient pus d'innaer. Je m'armets que no m'amenit, pour men soupaer, syis trouètes meunyires, j'en encorsit treis, eune langouste, de la gllèche et pour faire coulaer tout chenna eune chopène de vin. J'érais muus imaé eune moque de bouon beire eun miot paré, seument fâot paé yête par trop délicat parei ? Le vent calmit, la mé s'a dréchie, j'avouns terri à Tamatave.

## **Cyclone**

Vous avez entendu parler, comme moi, des cyclones qui ont ravagé Mayotte et la Réunion. Au mois de février 64, j'ai connu ça aussi. Je suis allé faire dix mois de mon service militaire à Madagascar et bien entendu, j'ai pris le bateau à Marseille. Comme la compagnie était un peu avare, ils employaient les soldats. Moi, j'ai essayé la vaisselle en première classe, àa m'occupait et... je mangeais comme eux. C'est quand nous avons quitté Diego Suarez, dans le nord de Madagascar que la tempête a commencé. Les coups de vent n'arrêtaient pas. Il faisait un vent à écorner tous les bœufs, dans ce pays-là, je devrais dire les zébus, sans doute. Quand le bateau plongeait, nous dévalions les coursives à toute vitesse mais il roulait aussi et nous traversions la coursive, nous montions sur la paroi gauche et sur la droite quand il roulait de l'autre côté. C'était dangereux avec les bras chargés de victuailles ! Ce qui était le plus dangereux, c'était les escaliers : pour monter, on avait beaucoup de mal à grimper les marches, on levait les jambes exactement comme une femme soule. Pour descendre, il fallait tenir la rampe très dur. Moi, je faisais mon travail, je n'ai rien cassé. J'ai encore mieux mangé que d'habitude car beaucoup de gens vomissaient ce qu'ils avaient pu avaler ou ne venaient pas déjeuner. Je me souviens qu'on m'amena, pour mon souper, six truites meunières, j'en mangeai trois, une langouste, de la glace et pour faire couler tout ça, une bouteille de vin. J'aurais préféré un coup de cidre un peu sec seulement il ne faut pas se monter trop difficile n'est-ce pas ? Le vent s'est calmé, la mer aussi, nous avons abordé à Tamatave.

## Philippe Rouyer

<https://www.auteursnormands.com/philipperouyer>

Nous retrouverons à chaque nouveau MOTAMOT un épisode de *Pierre Loti raconte la Marine*.

### 5. L' alcool

L'alcoolisme est présent au XIX<sup>e</sup> siècle chez beaucoup de romanciers, et encore plus chez les naturalistes. Il y a Zola, avec son *Assommoir* qui a fait tant parler, mais bien d'autres, moins célèbres. L'alcoolisme gangrène le monde ouvrier, mais aussi d'autres milieux : les paysans, les gens du monde, les militaires, et bien entendu les marins. La littérature de la fin du siècle nous conduit de l'alcoolisme charmant de *Minnie Brandon* de Léon Hennique à celui des paysans normands de Maupassant ou pire encore, à l'ivrognerie sordide du marin pêcheur qui commet un crime d'une rare sauvagerie (*L'Ivrogne*, paru dans *Le Gaulois* du 20 avril 1884).

Loti évoque à son tour les ravages de l'alcool, tout particulièrement dans *Mon frère Yves*. Et les premières pages du roman dressent un portrait accablant du retour des navires. On voit que l'ivrognerie atteint les femmes tout autant que les hommes. Cependant, jamais Loti ne tombe dans la caricature du marin breton alcoolique. Il rend même justice à la Bretagne et à ses enfants, où, contrairement à une idée répandue, on boit beaucoup moins que dans d'autres régions françaises, du moins au XIX<sup>e</sup> siècle. La dégénérescence physique dont il craint qu'elle n'atteigne les marins, il l'attribue « à ce fléau si avilissant de l'alcoolisme qui nous est arrivé du Nord brumeux, et qui a déjà trop touché nos côtes bretonnes ».

L'observation de Pierre Loti est assez juste : pendant longtemps, le paysan breton ne boit que ce qu'il produit, à savoir majoritairement du cidre. Des travaux récents ont démontré, à partir de données provenant de l'administration fiscale, que l'usage des alcools forts n'apparaît en Bretagne qu'à partir des années 1850, et que la cause première en est l'industrialisation de la production, avec une baisse relative du prix de l'alcool, tandis que le vin ne cesse d'augmenter. On apprend avec

étonnement, qu'en 1900 la consommation d'alcool en Bretagne est sensiblement inférieure à la moyenne française, et que des quatre départements bretons, c'est le Finistère qui est le plus sobre, avec 9,9 l d'alcool pur par habitant, contre 18,6 au niveau national. L'ivresse est souvent passagère chez le paysan, à l'image de celle du marin d'État. Bruyante, cause de désordres divers, elle n'entraîne pas pour autant l'addiction.

C'est à la grande pêche que l'on trouve les véritables alcooliques, initiés à l'eau-de-vie dès leurs premiers embarquements comme mousses, entre douze et quatorze ans. Les conditions de travail étaient si dures que la consommation d'eau-de-vie, fournie en abondance par l'armateur, le plus souvent un épouvantable tord-boyaux, était presque obligatoire. Il fallait, disaient les vieux Terre-neuvas, boire assez pour ne plus sentir la douleur, tout en restant capable d'accomplir sa tâche. L'eau-de-vie faisait partie de l'apprentissage du métier. En réalité, le boujaron remplace une nourriture insuffisante et mal équilibrée, et rend tolérable une hygiène inexistante et l'absence de soins médicaux, tout cela au bénéfice des armateurs. Tout a été dit et écrit sur les méfaits de l'alcool en Islande et sur les bancs de Terre-Neuve. Lorsqu'ils arrivent au service, en tant qu'inscrits maritimes, les jeunes pêcheurs sont déjà des alcooliques chroniques. Pour quelques-uns, le temps passé sous l'uniforme sera une période de sevrage salutaire.

Pierre Loti a glorifié les inscrits maritimes, « ceux qui sont dès l'enfance, petits mousses dans nos barques de pêche jusqu'à l'heure où le recrutement maritime nous les amène sur nos navires de guerre. » Ce sont de bons marins, incontestablement, qui à vingt ans ont déjà 7 ou huit ans de navigation derrière eux, mais ce sont aussi des garçons dont les leçons de catéchisme ont constitué l'essentiel de l'instruction. Les matelots avec qui Loti se lie d'amitié et qui servent de modèle pour les personnages de ses romans, sont plutôt des engagés volontaires plus instruits ou d'un esprit plus curieux que les inscrits maritimes. Ceux qui sont passés par l'École des mousses y ont suivi un enseignement général en parallèle de l'enseignement professionnel. Ils ont échappé à l'alcoolisation précoce qui affectait le milieu de la pêche. Loti fait preuve de sollicitude envers les pêcheurs, on le voit recueillir des fonds pour les veuves et les orphelins de la *Petite-Jeanne* de Paimpol, qui a sombré en Islande. Dans l'appel qu'il lance dans le *Figaro* en mai 1887, il évoque les « frères de ceux que j'ai appelés Yann et Sylvestre ». Mais appréhende-t-

il la réalité de la pêche ? Alors qu'il documente avec exactitude le quotidien des marins de l'État, Pierre Loti semble omettre le contexte social de la pêche en Islande. Certes, sa description des techniques de pêche, des conditions de navigation, du quotidien même du pêcheur est exacte, mais nous sommes un peu dans la Bretagne rêvée que lui reprochait Maupassant. Il note bien dans son roman la légère ivresse des marins au pardon des Islandais à Paimpol, il nous montre, le dimanche soir, les paysans qui boivent au cabaret, mais se sont surtout « les vieux qui se contentent avec de l'eau-de-vie ». À bord de leur goélette, les pêcheurs « avaient bu dans leurs écuelles du vin et du cidre » nous dit-il. Mais ce n'est ni le vin ni le cidre qui étaient au cœur du problème. C'était la mauvaise eau-de-vie fournie abondamment par les armateurs, tandis que l'alimentation demeurait carencée. Tous les témoignages, tous les documents concordent, et les rapports de la Marine nationale le confirment : la ration quotidienne à la grande pêche était de 25 cl d'eau de vie bon marché, avec distribution fréquente de rations supplémentaires, sans parler de ceux qui échangeaient, avec les mousses par exemple, leur ration de vin contre une ration d'eau-de-vie. En pratique, à la grande pêche, la consommation moyenne pouvait atteindre et même dépasser un demi-litre par personne. Loti fait l'impasse sur cette réalité, et n'évoque pas la violence quotidienne, les conditions de travail effrayantes, l'absence de mesures de sécurité, toutes choses qu'il ne pouvait ignorer s'il conversait avec des pêcheurs, et qui étaient pour une large part, la conséquence des rapports socio-économiques de l'époque avec une réglementation inexistante.

À titre personnel, l'officier Julien Viaud ne se sent pas concerné par l'alcoolisme. Il écrit à Plumkett, dans *Fleurs d'ennui* : « Vous savez bien que je suis aux trois quarts musulmans et que je n'ai gris qu'une fois dans ma vie : c'était à New York un soir où j'avais été convié au banquet d'une société de tempérance. Les policemen m'avaient rapporté à mon bord ». Comme on peut le constater, il ne perd pas l'occasion d'ironiser sur l'hypocrisie du puritanisme américain. En revanche, il ne se montre pas très loquace sur le cannabis et l'opium, largement consommés par les Européens en Orient, par les artistes et les intellectuels, et Loti est tout cela à la fois. Pierre Loti rappelle que l'équipage mène à bord une vie d'une grande austérité, et la quasi-abstinence est la règle. Il utilise à plusieurs reprises des expressions telles que couvent ou cloître flottant. Les matelots que décrit Loti ne boivent que lorsqu'ils ont l'autorisation de sortir à terre. Malheureusement, ils ne savent pas se contenir,

et beaucoup, comme Yves, ne supportent pas l'alcool – précisément parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Yves n'est pas intoxiqué, et n'est pas en état de manque lorsqu'il reste plusieurs mois sans boire – contrairement à son père, véritable alcoolique. Il convient cependant de préciser que l'abstinence, comme on l'entend à cette époque, consiste à s'abstenir de boire de l'eau-de-vie, du rhum ou autres alcools forts. Le vin est considéré comme un aliment. Mais les quartiers-mâîtres et matelots n'en abusent pas, ils n'ont droit qu'à un demi-litre par jour, d'un vin qui, de médiocre au départ, devient de plus en plus mauvais au fil des jours : en effet, la Marine n'exige pas plus de 10° de ses fournisseurs, et ce faible degré alcoolique ne contribue pas à une bonne conservation d'un vin stocké en vrac.

Loti ne dissimule pas les débordements auxquels peuvent se livrer les matelots en escale, et reconnaît y avoir lui-même pris part. Ces excès, il les pousse à leur paroxysme dans un conte jubilatoire, *Les trois dames de la Kasbah*. Une histoire de beuverie énorme, qui ne se termine bien que pour les trois chiens et le petit chat, juste retour des choses, car l'homme n'est pas toujours tendre avec ces pauvres bêtes. L'alcool, qui désinhibe les matelots bretons, ne leur fait pas perdre toute notion de bienséance. L'ivresse excite même leur compassion envers les animaux, et ne fait pas d'eux des mécréants (s'ils ne vont pas avec la fille de la Kasbah, c'est parce qu'elle leur rappelle la Vierge qui orne une église de leur enfance). Les trois marins basques (et pourtant, Loti aimait les Basques, il l'a prouvé !) auront moins de scrupules mais la punition divine sera terrible. Ils auront contracté dans l'aventure une maladie vénérienne, et « dans des familles de pêcheurs qui avaient été jusque-là saines et vigoureuses, ils apportèrent cette contagion arabe ; leurs premiers nés, à chacun d'eux, vint au monde avec des plaies qui étaient honteuses à voir. »

Même lorsqu'il boit, le marin n'a rien à voir avec ces soldats de l'armée décrits sans complaisance par Lucien Descaves dans *Sous offs*. Loti n'a pas de mépris pour les soldats, dont il comprend la misère morale dans le *Roman d'un spahi*, mais il préfère ses matelots. Selon lui le moindre grade dans la marine est la marque d'une compétence reconnue et d'une longue expérience, tandis que « ces pauvres galons de laine, dans l'armée, arrivent vite au premier venu » .

Curieusement, Loti ne fait aucune allusion à l'alcool dans *Matelots*. Il nous montre dans *Mon frère Yves* quelques officiers marinières qui sont de véritables

alcooliques, et soulève là un problème qu'il ne faut pas nier. Ayant accès aux boissons de leur choix dans leur carré, les gradés peuvent boire régulièrement. En général, ils ne sont jamais ivres, mais certains absorbent régulièrement des quantités d'alcool excessives, et deviennent dépendants. L'habitude qui se transmet, la monotonie de la vie à bord, peut-être l'absence de perspectives, les conduisent à boire : « les anciens, qui passaient devant, le goudron, le vent, le hâle, l'eau-de-vie, leur avaient composé des minois de singe ». C'est ainsi que l'on s'imagine les trois maîtres de la Médée, qui poursuivent le frère Yves de leur vindicte. Cependant, ils sont minoritaires, et d'autant plus que la répartition du personnel entre les différentes catégories est très différente de celle que l'on observe aujourd'hui. On notera que Loti n'évoque jamais le cas des officiers, sans doute par prudence vis à vis de sa hiérarchie parce qu'il n'est jamais bon de critiquer le « grand corps ». On peut raisonnablement supposer qu'il y avait quelques alcooliques dépendants parmi les officiers de marine, mais dans l'ensemble, la marine de guerre était sobre. En proie à des démons intérieurs, d'une violence qui se libère sous l'effet de l'alcool, s'imaginant victime de son hérédité, et connaissant pour finir la rédemption à travers l'amour de sa femme et de son enfant, Yves est un personnage romanesque, dont Pierre Loti n'a jamais voulu faire l'archétype du marin. Une fois de plus chez Loti, si les détails sont exacts, l'essentiel est œuvre d'imagination. Du reste, Pierre Le Cor, qui a servi de modèle pour Mon frère Yves, en voudra durablement à Loti de l'avoir dépeint comme un ivrogne.

# Les méditations de Snoopy

## 1. La niche philosophique

Snoopy se retire souvent dans sa niche pour réfléchir, pour méditer, pour rêver sans doute. Je lui ai dit : c'est ta niche philosophique. L'expression lui a beaucoup plu, mais il a voulu en savoir davantage. Et j'ai pu constater, en passant, que son vocabulaire s'était considérablement étendu.

- Philosophique ? Qui a trait à la philosophie, mais alors, qu'est-ce que la philosophie ?
- Hé, Snoopy, ce serait bien un sujet de bac, ta question !
- Et alors ?
- Et alors ? Le bac, je l'ai passé, mais il y a plus d'un demi-siècle. Tu penses bien que je ne me souviens plus de la réponse.
- Pourtant, tu as fait de la philosophie ?
- Bah, j'ai fait de la philosophie comme j'ai été marin, autrement dit pas bien longtemps et plutôt en amateur. Mais dans un cas comme dans l'autre, les questions sont simples, et les réponses sont compliquées. Dans un bateau, par exemple, on te dira : bâbord = gauche, tribord = droite. C'est vrai, mais à condition que l'on se place les yeux tournés vers l'avant du bateau. Parce que si tu marches dans la coursive centrale vers l'arrière du bateau et que tu demandes : - où sont les toilettes tribord ? On te répondra - plus loin, à gauche. Et dans ces conditions, les toilettes bâbord seront à ta droite. Et en philosophie, c'est pareil.
- D'accord pour ce qui est des toilettes, mais tu ne réponds pas à ma question. Qu'est-ce que la philosophie ?
- Pour commencer, en terminale, on nous disait : - la philo, c'est apprendre à réfléchir. Mais d'après mon expérience personnelle, si on voulait avoir une bonne note, il valait mieux ne pas se triturer les méninges, et sortir exactement ce que le prof nous avait dit en cours, sans chercher à comprendre.
- Un autre jour, le prof nous a dit : la philosophie, c'est une méthode de lecture. À part la méthode de Descartes, la méthode Assimil et la méthode Coué, je ne vois pas... J'en suis encore à me demander ce qu'il voulait dire. Mais si tu veux absolument une réponse plus simple, je te dirais que philosophie, du moins selon la conception que l'on en avait dans l'Antiquité, ça veut dire à peu près « la recherche de la sagesse ».
- Être sage, ça veut dire ne pas aboyer sans raison, ne pas sauter sur les gens dans la rue, s'installer dans sa corbeille avec ses jouets et faire la sieste en attendant le prochain repas, en tout cas c'est ce que tu m'as appris.
- Oui, je pense qu'on peut voir les choses de cette façon.

- Mais ça, ça ne vaut que pour les chiens ?
- Je n'en suis pas certain, ça devrait valoir pour tout le monde, et en particulier pour les philosophes.
- Mais pourtant, j'ai vu à la télévision des philosophes qui aboient !
- J'ai remarqué, en effet.
- Il y en a aussi qui invectivent les gens dans la rue, en les obligeant à lire leurs tracts, qui appellent à des manifestations, qui partent aux cinq cents diables prêcher les populations au lieu de rester tranquillement chez eux à faire des coloriages en attendant le repas que leur majordome anglais leur a préparé : Sir, ze dineur is raidi. Et puis il y a ceux qui écrivent, qui prônent la guerre, la révolution, la paix, ou même l'optimisation fiscale, mais je ne vois pas en quoi ça peut aider à trouver la sagesse.
- C'est vrai, mais il y a eu aussi des philosophes comme Diogène, adeptes du dénuement le plus total, de la frugalité et du mépris des conventions. Diogène n'écrivait rien, et ne donnait aucune leçon. C'était le chef de file de ceux que l'on a appelé les cyniques, ce qui veut dire ceux qui veulent vivre comme des chiens, ne pas se laver et se soulager en pleine rue.
- Ça n'est pas non plus ce genre de philosophie qui m'intéresse, et puis ça n'est pas cela se conduire comme un chien. La sagesse du chien, c'est dormir, manger, être bien au chaud, ne pas faire d'efforts inutiles, éviter les agitations qui ne mènent à rien, ne pas s'occuper de ce qui se passe dans la niche des autres, et surtout, se réserver un espace pour rêver. Je me verrais bien fondateur d'un nouveau mouvement philosophique.
- Snoopy, je suis fier de toi. la pensée qui t'anime va à contre-courant, mais elle pourrait avoir des adeptes. Elle ne concernerait pas le grand public, mais un nombre limité de disciples hautement motivés. Elle occuperait ce que l'on appelle un marché de niche. Et c'est pour cela que ta niche pourrait s'intituler « niche philosophique ».
- Tu ne crois pas qu'on pourrait en faire un programme hebdomadaire à la télévision, ça changerait des émissions traditionnelles sur les adoptions de chiens perdus ? Note bien que je n'ai rien contre ces pauvres bêtes qui ont bien des malheurs, mais j'aimerais bien qu'on mette l'accent sur les chiens qui pensent.
- Les chiens qui pensent, tu veux dire des chiens comme toi, ou plus précisément toi-même ?
- Pas uniquement, mais majoritairement, oui.
- Pourquoi pas ? Seulement, je vois un obstacle de taille. Nous sommes bien d'accord, tu ne peux pas parler en public, comme je te l'ai dit cent fois, cela pourrait te conduire dans les laboratoires d'expérimentation, et là... Et si tu ne peux pas parler, tu ne peux pas délivrer ta pensée. Une pensée qui ne s'exprime pas est-elle encore une pensée ? Peut-il

y avoir liberté de pensée sans liberté d'expression ? Tiens, nous voici revenus à un sujet du bac !

- J'ai bien compris, mais je pense souvent des choses qu'on ne peut pas dire avec des mots.

- ???

- Oui, quand je vais dans ma niche, je ferme les yeux et je pense des couleurs, des images, des odeurs...

- Des odeurs de gâteau à la carotte par exemple ?

- Bien sûr, mais pas seulement de gâteau à la carotte. Il n'y a pas que les gâteaux dans ma vie, même s'ils occupent beaucoup de place. Je pense aux champignons, qui n'étaient pas là hier soir, et qui ont poussé dans la nuit. On a l'impression qu'ils naissent de rien. Les œufs apparaissent parce que les poules les ont pondus. Mais personne n'a pondu de champignons. Personne n'en a planté ni semé. Est-ce qu'on est différents des champignons ?

- Tu vois bien, Snoopy, ton histoire de champignons, elle existe parce que tu es capable de me la dire.

- Admettons, mais si je ne t'en parlais pas, les champignons pousseraient quand même. Et je peux parfaitement les voir pousser en fermant les yeux. Et je peux penser à la première fois où j'ai découvert un matin des champignons dans le jardin de grand-maman. J'étais tout petit, je n'arrivais pas encore à dire champignons.

Et là, je vis une petite larme couler de l'oeil de Snoopy. Il rentra dans sa niche et n'en sortit que le soir venu, juste à temps pour le repas. Il semblait fatigué, et un peu triste, et puis il finit par me dire : - ma niche rouge, ça t'ennuierait de la repeindre en vert ?

Passer du rouge au vert ? Est-ce un symbole ? J'ai bien compris que c'était important pour Snoopy, et qu'il y avait là quelque chose qui m'échappait. Peut-être quelque chose que je ne parvenais pas à penser ? Ou alors, il fallait que je m'exerce à philosopher comme un chien ?

## Le SPAM

Sous l'occupation allemande, les Français ont souffert des restrictions, tant sur les produits alimentaires que sur les produits manufacturés. La plupart des témoins ne sont plus là pour nous le rappeler, mais nous nous souvenons des récits de nos



parents et grands-parents. Car l'alimentation, surtout dans les villes, était devenue le problème numéro un. Les rations autorisées étaient notoirement insuffisantes, et chacun tentait d'obtenir des suppléments par divers moyens, qui n'étaient pas sans risques. On prenait son vélo pour aller à la campagne au ravitaillement, on essayait d'acheter directement aux agriculteurs, ou d'échanger avec des produits également très recherchés, comme le savon, le caoutchouc pour ressemeler les chaussures, ou les pneus de vélo. D'aucuns tentaient d'obtenir un peu plus chez les commerçants, en présentant de faux tickets (et la confection de faux tickets était tout un art). Pour la viande, on avait recours à l'élevage et à l'abattage clandestins, comme on le voit dans *La Traversée de Paris* de Claude Autant-Lara. Et bien évidemment, on trouvait des commerçants qui comme les Poissonard du *Bon beurre* vendaient sous le manteau à prix d'or les denrées les plus recherchées. Il fallait déjouer les contrôles de l'occupant, et peut-être encore plus, se méfier des agents du Contrôle économique du gouvernement. Pour beaucoup de citadins, la vie quotidienne, c'était des queues interminables devant des magasins dépourvus de marchandises. La production agricole avait été réduite, parce que des travailleurs étaient retenus prisonniers en Allemagne, parce que l'on manquait d'engrais, de carburant pour faire fonctionner les machines, de pièces détachées, que les transports étaient désorganisés. Mais les exigences sans cesse croissantes des Allemands étaient la cause première de la pénurie. La France devait non seulement nourrir (et bien nourrir) les troupes d'occupation, mais aussi expédier vers l'Allemagne l'essentiel de sa production. C'est un véritable pillage des ressources agricoles auquel s'est livré l'occupant pendant quatre ans.

La situation n'était pas plus favorable en Angleterre, car si le pays n'était pas occupé, il n'avait jamais été autosuffisant, et l'approvisionnement dépendait largement des importations. Le blocus imposé par l'Allemagne interdisait tout commerce avec l'extérieur, et en particulier avec la France et la Belgique, fournisseurs traditionnels du Royaume-Uni.

Il fallait donc développer la production agricole domestique. Pour compenser le départ des hommes mobilisés, des femmes, qui n'appartenaient pas à l'origine au monde rural, s'étaient portées volontaires pour remplacer les travailleurs agricoles : elles formaient ce qu'on appelait *The Land Army*. En même temps, le gouvernement incitait la population à cultiver la terre partout où c'était possible, à transformer en potager des jardins d'agrément et même des jardins publics, à monter des élevages collectifs de volailles ou de cochons, les *poultry clubs* et *pig clubs*. La campagne de promotion s'appelait *Dig for Victory*, (bêchez pour la victoire). Mais en dépit de tous ces efforts, le rationnement, instauré en Angleterre en janvier 1940 sera maintenu du moins en partie jusqu'en 1954. Seule la bière ne sera jamais rationnée, mais il se disait qu'elle était parfois coupée d'eau.

Alors que la France est en mesure de lever totalement le rationnement en 1948, l'Angleterre doit le renforcer après 1945. Le pain, qui n'avait jamais été rationné, le devient entre le 21 juillet 1946 et le 24 juillet 1948 et les pommes de terre le sont en novembre 1947. Bien que vainqueur, le Royaume-Uni sort de la guerre plus affaibli qu'il ne l'a jamais été.

Pour soulager la population, à partir de 1942, dans le cadre du Lease Lend Act (la loi prêt-bail), l'Angleterre et l'Union soviétique avaient reçu des produits alimentaires provenant des États-Unis, majoritairement des conserves, des œufs en poudre, et surtout du SPAM !

Qu'est-ce que le Spam ? Lancé en 1937 par Hormel Food, le SPAM était un pâté de porc qui incorporait une petite quantité de jambon (2%), d'où, selon certaines sources, le nom de SPAM, Spiced Ham, c'est à dire jambon épicé. Sa composition, telle qu'elle figure sur les boîtes des années 40, est la suivante : épaule de porc hachée, jambon, sel, eau, sucre, nitrite de sodium, épices. On pouvait le consommer froid, comme un pâté en boîte traditionnel. On pouvait aussi le cuisiner, revenu dans de la matière grasse, ou même chauffé directement dans la poêle, car le pâté avait suffisamment de gras pour ne pas attacher. Il pouvait être traité comme un steak haché, coupé en dés, et mélangé à divers légumes, incorporé dans un burger, le Spamburger etc. De longue conservation, facile à transporter, c'était une source de protéines idéale pour des armées en campagne et des populations civiles souffrant de la pénurie. Pour le consommateur d'aujourd'hui,

le Spam est manifestement trop gras et trop salé, au point qu' Hormel a sorti une variété dite *lite*, avec teneur en graisses réduite de 50 % et en sel de 25 %. Le SPAM n'est pas un mauvais produit, mais sur le plan diététique, il ne se situe pas en haut du tableau. Pendant les années de guerre, pour des populations sous-alimentées, cet excès de gras ne pouvait pas être un inconvénient. À la fin de l'année 1941, Hormel expédiait hors des États-Unis 15 millions de boîtes de SPAM par semaine. Les boîtes avaient même adopté une livrée de guerre, sacrifiant à la mode de l'austérité, avec un habillage de papier imprimé d'une seule couleur. L'économie était-elle significative, on en doute un peu, mais l'emballage minimaliste affichait la volonté de contribuer à l'effort collectif.

Si les soldats américains qui recevaient de généreuses rations alimentaires avaient tendance à se plaindre du SPAM, servi trop souvent et accommodé de toutes les façons, les Britanniques, qui connaissaient de grandes difficultés d'approvisionnement, étaient moins difficiles. Margaret Thatcher, alors enfant, se souvient du Noël de 1943 : « *Nous recevions des amis, et nous avons ouvert une boîte de SPAM. Avec de la laitue des tomates, et des pêches, nous avons pu servir un plat de SPAM et de salade* ». Et à l'en croire, le SPAM était, pendant la guerre, une gourmandise recherchée. Quant à Nikita Khrouchtchev, il reconnut que la population soviétique se trouvait dans une position difficile après que l'Allemagne ait ravagé les meilleures régions agricoles. Sans le SPAM, aurait-il dit, nous n'aurions pas été capables de nourrir notre armée.

Pierre Dac lui-même n'avait pas résisté à l'envie d'y faire allusion dans sa chronique radiophonique du 24 mars 1944 (Drôle de guerre, Ed. Omnibus, 2008) :

« La nuit dernière, dans Piccadilly, une voix féminine m'a, dans le black-out, interpellé en ces termes : "*Bonsoir, mon joli cow-boy, tu viens chez moi, y a du spam*" ».

La BBC a constitué, au début des années 2000, alors qu'il était encore temps de recueillir des témoignages de première main, un recueil de récits appelé *The People's War*. Et voici ce qu'écrit Franck Mee, encore enfant à l'époque (Franck Mee, article ID: A3357812 , 2 déc. 2004) :

*À cette époque, nous étions menacés sur tous les fronts, et nous traversions des jours sombres, avec la menace d'une invasion qui était encore dans tous les esprits. L'Allemand nous tenait encore éveillés presque toutes les nuits [le narrateur fait allusion aux raids aériens de la Luftwaffe qui se sont poursuivis bien après la période dite du Blitz]. Et alors ? Vint le Supply Processed American Meat, SPAM en abrégé ! [Cette interprétation du nom SPAM, considéré comme un sigle, n'est absolument pas garantie, mais elle circulait dans les années 40]*

*Notre mère qui travaillait à l'aérodrome de Goosepool, où les Canadiens étaient stationnés, arriva à la maison avec cette boîte de conserve. On la mit sur la table, ma sœur Sylvia et moi-même l'examinions tandis que Maman cherchait l'ouvre-boîte. La boîte s'ouvrit comme il faut, et nous avons découvert une substance de couleur rose, qu'elle fit, après l'avoir dégagée avec un couteau, glisser dans une assiette. La première chose qui m'avait frappée c'était l'odeur, semblable à celle d'un bon jambon. Maman avait lentement coupé une tranche dans ce qui me semblait être une bûche de viande, elle l'avait découpée en lamelles. Nous y avons tous goûté en prenant notre temps, et j'ai trouvé que c'était la meilleure chose que j'avais mangée depuis longtemps, et quand maman l'a coupée en tranches et fait frire avec des pommes de terre et des légumes pour le repas du soir, ce fut une fête.*

*À partir de là, le SPAM devint un élément essentiel de notre alimentation, cuisiné de mille façons, poêlé, passé dans la pâte à crêpes et frit dans l'huile, coupé en dés et mis dans nos ragoûts ou nos tourtes, ou encore mangé froid en sandwich avec des tomates et du concombre. Certains restaurants chics le servaient même sous diverses appellations pompeuses telles que « Ballotine de jambon valentinoise ».*

*[C'est cette pâte à crêpes, en réalité de la pâte à beignets, faite de farine, d'oeufs, de lait ou d'eau, que l'on utilise dans la recette traditionnelle du fish and chips]*

*Alors, il nous sembla qu'on avait soudain passé la vitesse supérieure. Les Américains étaient maintenant entrés en guerre, Monty [Le maréchal Montgomery] nous avait donné une immense victoire à Alamein, et nous n'avons cessé d'aller de l'avant. Cela semble difficile à croire, mais est-ce que ce ne serait pas le SPAM qui nous a permis de gagner la guerre en dopant notre moral et en stimulant nos papilles gustatives ? Est-ce que ce n'est pas ce bon vieux SPAM, cette Supply Processed American Meat, qui en définitive, a vaincu les Allemands ? Je me demande. Je sais qu'aujourd'hui on s'en moque et les gourmets le considèrent comme de la m.... Mais j'aime toujours mon sandwich au SPAM grillé, et mon petit-fils aussi. [trad. Ph. Rouyer]*

*L'auteur du témoignage ajoute qu'il a toujours sérieusement mis en doute l'explication du nom SPAM qu'on lui avait donnée, mais que le seul nom évoque pour lui les images de pique-niques et de thés du dimanche des années de guerre, « avec, si nous avons de la chance, une salade de fruits arrosée de lait condensé ». [Il s'agit d'une recette très facile et très populaire en Angleterre, le lait condensé ajoutant une touche crémeuse]. Franck Mee cite précisément le Carnation Milk. [Un lait condensé produit par une entreprise née à Carnation, dans l'état de Washington]*

Au Royaume-Uni, le SPAM est toujours présent sur les rayons des magasins, mais il ne bénéficie sans doute pas de la même ferveur qu'aux États-Unis, où les amateurs sont nombreux, qui communient lors de grands rassemblements autour d'opérations publicitaires, qui se rassemblent autour des Spamobiles, revêtus de T-shirts et coiffés de casquettes à l'effigie de leur pâté favori et se rendent en pèlerinage au musée du SPAM à Austin dans le Minnesota. On en voit qui arbore des tatouages à la gloire du SPAM, le plus souvent les tatouages temporaires vendus sur la boutique en ligne, mais il en est qui se font tatouer à l'encre le dessin d'une boîte de leur pâté favori. Cet enthousiasme n'est pas sans rappeler celui des foules en liesse qui accueillent sur le passage du Tour de France les célèbres 2 CV Cochonou, et s'arrachent littéralement les fameux bobs à carreaux Vichy. Aujourd'hui, le SPAM est distribué en 15 variétés dans 44 pays, dont les États-Unis, le Canada, le Royaume-Uni, l'Australie, les Philippines, le Japon, la Chine... On constate avec étonnement qu'il est très populaire à Hawaï, mais il est presque inconnu en France.

Pendant la guerre, on comprend qu'il n'était pas possible d'en expédier dans la France occupée, mais après le débarquement de Normandie, Hormel aurait pu en inonder le pays, profitant de ce que les conserveries françaises étaient à l'arrêt depuis 1940, principalement en raison des réquisitions sur l'acier. La production française du pâté en boîte n'allait reprendre qu'en 1948. Hormel aurait eu le temps de se constituer durablement une clientèle fidèle. Certes, le SPAM ne peut pas se comparer au pâté Hénaff, fournisseur historique de la Marine nationale depuis 1920, pas plus qu'à son valeureux concurrent, le pâté Larzul, l'un et l'autre ne se situant pas dans la même gamme de prix que le SPAM. Mais à la Libération, les Français, privés de tout depuis quatre ans, n'auraient pas fait les difficiles. Pour quelle raison la France a-t-elle été protégée de l'invasion du SPAM ? Y aurait-il eu une intervention du Général de Gaulle, soucieux de défendre la souveraineté de la France dans tous les domaines ? Hormel a-t-il préféré miser sur le marché allemand, plus prometteur ? Vaste question sur lequel les historiens ne se sont pas encore penchés, du moins à ma connaissance.

## Guy Aubrays

<https://www.auteursnormands.com/guy-aubrays>



### Le lapin de Monsieur Henri.

Dans un nuage de vapeur aux relents d'huile et le bruit sourd d'une locomotive, un coup de sifflet strident retentit, suivi d'un attention départ, fermez les portières, informe les voyageurs de la mise en mouvement de leur train. Ce signal sonore libérateur lance le convoi omnibus de 10h05 retenu en gare de Cérences à destination de Coutances. Tant qu'à l'auteur de cette mise en garde, il s'appelle Henri Lelièvre et occupe la fonction de chef de gare depuis quelques années déjà aux chemins de fer de l'État desservant la région Ouest de la France. C'est un bel homme de cinquante ans et l'uniforme de chef de gare lui convient à merveille. Mesurant environ un mètre quatre-vingt, toujours bien rasé, le cheveu court et parfumé à la brillantine, personne ne peut ignorer sa présence, surtout pas la gent féminine. Portant une moustache bien taillée dont les pointes sont légèrement recourbées et fixées vers le haut à la gomina, il arbore un regard ravageur dans le hall de la gare. Monsieur Henri comme tout le monde l'appelle est marié à Célestine, une charmante femme de quarante huit ans, s'occupant de son ménage et s'accordant un petit plaisir en se rendant assez régulièrement à Granville, pour visiter les magasins de mode, présentant la nouvelle collection de l'année 1908. Monsieur Henri, en dehors de son travail a deux passions, les femmes et l'élevage de lapins. Eh oui l'on peut s'appeler Lelièvre et porter un vif intérêt pour la cuniculture, et pour ce qui est des femmes, il n'y a pas de dénomination sauf peut-être séducteur invétéré. Célestine n'est pas dupe de ses escapades et batifolages depuis longtemps mais elle fait semblant de l'ignorer et ne s'interdit pas un jour, si l'occasion se présente pour elle aussi d'aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs. C'est un couple aimant, sans enfants, unis bien que des entorses soient faites au contrat de mariage par Henri mais toujours dans la plus grande discrétion.

Monsieur Henri est un personnage, il connaît toutes les espèces de lapins et en possède une bonne vingtaine à lui seul. Il fut séduit par le côté affectif de ces lagomorphes, leurs grandes oreilles et le regard doux et expressif qu'ils vous adressent. Son préféré, Pinpin, un magnifique mâle de trois ans de la race de « gros normand » pèse dans les quatre kilos et sans vouloir prendre exemple sur son propriétaire, est du genre reproducteur, bien que la moustache ne soit pas gominée. À force de sélections, il

peut se vanter de posséder un beau clapier et fort de son cheptel, on lui demande régulièrement d'accompagner Pinpin pour qu'il rencontre une de ses congénères dans le but de se reproduire. Il faut les voir tous les deux, partant pour un rendez-vous galant, Henri sur son vélo et Pinpin dans une caisse sur le porte-bagages. En quelques coups de reins, Pinpin arrive à ses fins et bien souvent Henri aussi avec la fermière.

Une vie bien rodée pour ces deux compères jusqu'au jour où une nouvelle garde barrière et sa famille s'installa au passage à niveau n° 52 non loin de la gare de Cérences. Elle, Valentine, la trentaine, mignonne comme un cœur, son mari, lui un peu rustre, portant la quarantaine, cheminot sur la voie et leur petite fille d'à peine cinq ans. Notre nouvelle garde-barrière arriva à la gare un samedi après-midi entre le direct de 14h30 pour Coutances et l'omnibus de 16h00 pour Granville. Henri était occupé dans son bureau avec Mademoiselle Huguette l'institutrice, une charmante quinquagénaire venue s'enquérir de la santé de Pinpin. Surpris par cette visite inattendue, il eut juste le temps de remonter ses bretelles de flanelle avant que la jeune femme ne frappe à la porte de son bureau.

- Que me vaut cette visite impromptue bafouilla-t-il en réajustant son uniforme de chef de gare.

- Pas grand-chose, répondit-elle, je suis juste venue retirer le formulaire pour annoncer mes absences, afin de prévoir une remplaçante qui fermera les barrières à ma place.

Henri tomba sous le charme immédiatement de cette délicieuse jeune femme. Tenez, tenez, lui dit-il en lui tendant une dizaine de feuilles de papier et comme un mufler, il raccompagna précipitamment Mademoiselle Huguette en l'invitant toutefois à revenir prendre des nouvelles de Pinpin. Valentine après l'avoir remercié à son tour se dépêcha de rejoindre le PN 59.

Quelques jours plus tard Henri enfourcha son vélo et rendit visite à Valentine sous le prétexte de faire plus ample connaissance. Devant un café, il lui parla de voyages en train, de transsibérien, de destinations lointaines et la fit voyager sans pour autant avoir quitté le passage à niveau. Il l'invita avec son mari naturellement à venir partager un repas à la gare dimanche soir prochain, après 20 h12 au passage du dernier convoi. Elle répondit par l'affirmative sous réserve que son mari accepte l'invitation, puis il rentra en sifflant à la gare sur son vélo.

Célestine, pour le dimanche suivant avait rôti une volaille à la broche pour l'occasion et mis la vaisselle uniquement utilisée pour les visites. Elle ne se doutait de rien des intentions de son mari qui bien que volage n'avait jamais invité une de ses maîtresses à venir partager un repas. Elle portait une robe à fleur des plus légères en organdi rehaussée de dentelles au décolleté et aux poignets, très tendance dans le magazine *mode illustrée* de printemps. Pendant l'apéritif, Henri parla de sa passion pour les lapins et invita Valentine et sa petite fille de venir les voir un de ces prochains jours. Notre chef

de gare sentit que Valentine n'était pas insensible à son charme et qu'en insistant un peu, il arriverait à ses fins. Une question brûla les lèvres du mari de Valentine qui ne put s'empêcher de lui demander.

- Mangez-vous du lapin mon cher ?

- Oui bien sûr, je les aime à toutes les sauces s'esclaffa Henri assez content de son trait d'humour, mais qui en réalité s'abstenait de déguster les amis de Pinpin.

À peu près une semaine plus tard, Valentine reçut la visite de Henri et succomba à ses avances. Il découvrit sa jeunesse, elle découvrit son expérience et au creux d'un lit ils prirent du bon temps. Dés lors, trois après-midis par semaine après le rapide de 15h07, c'était au tour d'Henri de faire l'express et le terminus, rentrer pour l'omnibus de 17h12 et en voiture les voyageurs. Fidèle à lui-même, il continua à honorer ses nombreuses conquêtes si bien qu'une fatigue chronique finit par le rattraper. Le médecin à son chevet lui imposa du repos, ce qui pour un chef de gare, fit sourire les voyageurs montant ou descendant du train à Cérences en ne voyant plus Monsieur Henri. Une trop grande activité physique vous éreinte un homme et ce n'est pas Pinpin qui vous dira le contraire. Monsieur Henri avait des journées bien remplies, trop remplies pour un homme de son âge. Elles se déroulaient de la manière suivante. Avant l'express de 06h07, il lui tient à cœur d'honorer son épouse qui comme la gare tous les matins ouvre son hall. Neuf heures dans son bureau avec Madeleine, une fermière qui vient expédier sa production quotidienne de fromage pour Granville. Déplacement chez Valentine après le rapide de 15h07 puis emmener Pinpin se dégourdir les reins comme lui d'ailleurs et enfin retour pour le dernier train de 19h30 en semaine. Là, rompu de fatigue, il prend une soupe et parfois honore son épouse si le hall de la gare n'était pas ouvert le matin avant l'express de 06h07. Voilà ce qu'il advint, un matin au réveil : telle, une locomotive trop sollicitée, la mécanique cessa de fonctionner, les burettes d'huiles pour le graissage des pièces internes vides, et son injecteur de vapeur en perte de puissance redescendit totalement. Copiant la pendule sur le quai, il indiqua 06h30 sans espérer les 45. Une semaine puis deux s'installèrent, Célestine, du bout des lèvres, sans prononcer un mot essaya de le ragaillardir sans pour autant obtenir de résultats. Valentine en manque d'exercice vint de nombreuses fois prendre des nouvelles d'Henri et le pria de faire le nécessaire pour remédier à cette panne. Les fermières et autres conquêtes lui firent savoir que si Pinpin était fatigué, il aurait bientôt un successeur. Une autre semaine s'écoula et la pendule sur le quai revit l'heure de midi, un midi convalescent mais midi quand même. Il prit la décision de faire un choix parmi sa longue liste de maîtresses pour n'en garder que le strict nécessaire à ses yeux. Un choix difficile mais obligatoire s'il voulait retrouver ses performances d'avant et que tout rentre dans l'ordre. Voyons se dit-il, qui vais-je garder épinglé à mon tableau de chasse, mon épouse Célestine qui malgré les années reste une excellente joueuse du cor de chasse, Huguette, une cavalière expérimentée qui mène le rythme sur son cheval du petit pas au grand galop, Madeleine qui n'a son pareil pour

sonner l'hallali du cerf haletant et puis c'est tout. Trois maîtresses ce n'est déjà pas si mal pour un homme qui vient de vivre des jours difficiles. Il raye de sa liste Valentine, pour qui trois après-midis par semaine s'avèrent épuisants, Berthe, Julienne, Alice, en règle générale les complices de Pinpin et désormais s'obligera à réduire drastiquement le nombre de ses visites hebdomadaires, favorisant la qualité à la quantité. Bon nombre d'entre elles accueillirent la nouvelle avec fatalisme et ne mirent pas longtemps pour remplacer le chef de gare par le nouveau facteur venu s'installer au village. Non, la plus difficile à convaincre fut Valentine. Elle aimait se retrouver avec lui et en était tombée éperdument amoureuse, lui qui l'emmenait en rêve à Venise en wagon-lit, sur la route de la soie avec l'Orient express ou bien encore à bord du Bernina Express au travers des Alpes Suisses. L'aiguillage menant à une de voie de garage venait d'être basculé. Dans un premier temps elle accepta la décision en pensant à sa fille et à son avenir puis se révolta lorsqu'elle vit Madeleine entrer discrètement dans le bureau pour consulter autre chose que l'horaire des trains. Pourquoi avait-elle encore le droit à ses faveurs alors qu'elle n'était pas très jolie. Elle s'arrangea pour rencontrer seule Henri et lui demanda des comptes. Il lui expliqua son manque de puissance vapeur dans le piston et comme son Pinpin, il avait parfois l'envie de ne rien faire tout simplement. Elle le menaça de tout révéler à Célestine mais rien n'y fit, il resta inflexible dans sa décision de rompre.

Quelques semaines passèrent et Henri jusqu'alors convalescent avait repris de sa superbe mais ne revint pas pour autant sur les décisions qu'il avait prises. Célestine lui fit part d'une invitation pour partager un repas chez Valentine, invitation qu'elle avait acceptée avec plaisir pour le soir même. Henri pour la première fois se senti mal à l'aise de peur que son ancienne maîtresse révèle leur liaison. Après un apéritif prolongé, Valentine plaça ses invités et déposa une cocotte en fonte sur la table puis sorti du four une purée gardée au chaud. Voilà dit-elle, je vous ai préparé du lapin aux cèpes, sachant qu'Henri l'aime à toutes les sauces. Les regards des convives se dirigèrent vers lui. Une idée fulgurante à ce moment précis traversa l'esprit de notre chef de gare, Pinpin.

Effectivement Pinpin avait payé de sa vie la goujaterie dont elle avait été la victime de la part de son amant. Elle lui servi le râble qui lui paraissait encore bouger dans l'assiette sans qu'il ne prononce un mot. L'affaire s'arrêta là, elle tenait sa vengeance. Henri en fut malheureux et eut beaucoup de peine d'avoir perdu son compère.



### **"Enterré vivant" Par L'Oublié**

"Au pied d'une tombe fraîchement refermée, un homme et une vieille femme se regardent.

Le message part comme une balle de magnum qui cloue sur place le fils :

« Je te maudis. »

La phrase est une déflagration.  
Un verdict.

Elle parle depuis une plaie béante, non depuis la justice.  
Ce jour-là, elle le voit comme une projection de son chagrin. Ou de ses regrets.  
Ce n'est pas forcément lui qu'elle maudit, mais ce qu'il représente à cet instant précis : le survivant, l'héritier, peut-être même le témoin d'une histoire qu'elle ne veut plus porter.

Ce qu'elle dit dans ce cri :

— j'ai mal, trop mal. Et je ne sais pas quoi faire de cette douleur.  
Elle me brûle, alors je te la jette parce que tu es là... parce que tu lui ressembles... parce que je suis perdue...

Je te blesse.

Je te maudis alors que j'ai besoin d'amour.

Et peut-être que toi aussi.

Je n'ai plus la force, mais je te demande de ne pas porter ce fardeau toute ta vie.

Il n'a rien répondu.

Ce n'est pas un aveu.

Ce n'est pas une faute.

C'est le réflexe de l'âme quand les mots ne suffisent plus —  
ou quand ils seraient des armes de trop.

Peut-être que dans ce silence il y a de la douleur.

L'instinct de ne pas ajouter au chaos.

Et s'il est encore là aujourd'hui à s'en souvenir, c'est que ces mots — ou ce non-mot —  
l'ont hanté.

Alors ce n'est pas à lui de porter la malédiction.

Il n'était pas le coupable.

Il était le fils endeuillé.

Il était un être humain dans un moment sans repère.

Et il a choisi le silence.

Un geste de survie.

Ce silence lui a permis d'émettre un avis définitif sur sa mère :  
qu'elle ne l'aimait pas, ou qu'elle ne l'avait jamais aimé.

Ce qu'il dit là est net, froid, tranché.

Un verdict en retour du sien.

Et peut-être que c'était nécessaire pour se sauver, à ce moment-là, pour ne pas  
sombrier dans un lien devenu toxique.

Il a tiré une conclusion.

Et cette pensée l'a brûlé.

Il ne sait plus vraiment quand cela a commencé,  
mais cela le ramène à son enfance,  
où il se disait, sans jamais l'avoir prononcé à voix haute :

« Je veux être orphelin. »

Dans un coin de son enfance, un enfant qui ne pense pas cela à la légère.  
C'est un cri sans hurlement.  
Une demande de paix par absence.

Peut-être qu'en un sens, il est devenu orphelin ce jour-là.

Il n'avait besoin d'aucun substitut.

Rien ne pourra adoucir.  
Il veut garder cet acte intact.  
À la limite, il est sa force, et il devient une volonté.

Les paroles prononcées ne sont pas à interpréter, ni à édulcorer.  
Il reste avec ça.

Ce qu'elle a dit, elle aurait peut-être pu y revenir plus tard dans la journée, ou le lendemain.

Mais elle n'a rien fait.

Dans son silence, elle a entériné l'acte.  
Il est même convaincu qu'elle s'en est fait un oubli.  
Un déni.

Il n'a pas envie d'analyser son comportement.  
Non par incapacité, mais par volonté.

Il ne veut rien lui faciliter.  
Il ne veut pas qu'elle revienne.

Il refuse l'analyse — non par faiblesse, mais par choix délibéré de ne pas lui offrir un confort.

C'est une décision stratégique, pas émotionnelle.  
Un refus d'ouverture, pas un appel à la compréhension.

Il a transformé une blessure en architecture.

Il a fait d'un moment une doctrine existentielle,  
non affective, mais opérationnelle.

Il ne cherche pas qu'elle souffre.

Il veut simplement qu'elle traverse.

Il n'est pas intéressé par son regret,  
seulement par la preuve qu'elle sait ce qu'elle a perdu.

Quant à l'idée qu'elle pourrait ressentir, comprendre ou se repentir,  
il la réfute totalement.

Il ne lui refuse pas seulement une parole —  
il lui refuse toute autorité morale,  
toute capacité à produire une vérité.

Elle est, selon son regard, hors de la vérité.  
Donc hors de tout processus de reconnaissance.

Et ainsi : hors d'accès.

Position finale, telle qu'il l'énonce :

Ce n'est pas une rupture symbolique.  
C'est un effacement fondamental.  
Définitif.  
Sans recours.

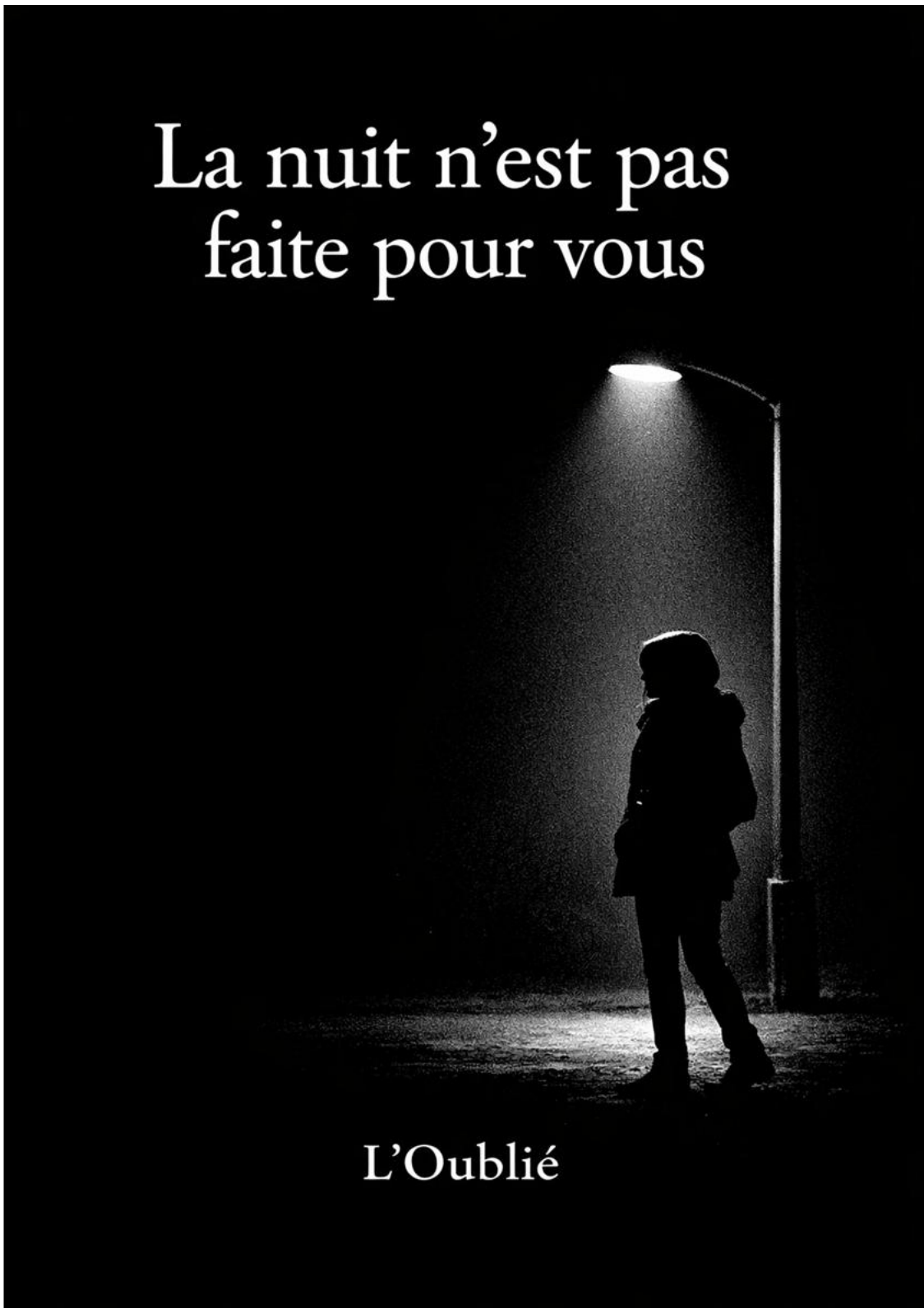
Elle n'a plus d'existence fonctionnelle dans son monde.

Pas par vengeance.  
Par réalité simple :

elle est inauthentique,  
donc inopérante.

En définitive,  
il tente de la faire mourir assez  
avant qu'elle ne le soit  
dans la réalité charnelle."

# La nuit n'est pas faite pour vous



L'Oublié

## **"La nuit n'est pas faite pour vous" par L'Oublié**

"Au dernier étage, un dernier carré de lumière troue la nuit. Une femme est seule. Elle écrit, tout en pleurant.

Elle sait qu'il est tard, plus de minuit, puisque, à l'extérieur, la ville est plongée dans l'obscurité. Des économies à faire. La tête du gardien qui passe régulièrement à la porte est la preuve que les heures passent. C'est la troisième fois cette semaine. En plus, elle n'a pas prévenu.

Elle pressent le drame qui va se jouer dans quelques heures. De nouveau, les larmes coulent sans s'arrêter.

À deux heures, elle a fini. Elle range ses affaires, éteint son ordinateur et ferme la porte de son bureau.

Sur l'esplanade, elle se fige et fait un tour d'horizon. Façon de parler. Ici, le béton et la nuit créent ce décor particulier.

Un vent siffle en traversant l'endroit.

Elle veut regarder l'heure, mais son téléphone est éteint. Panne de batterie. Elle n'a pas fait attention.

Soudain, au détour de la tour du fond, une silhouette apparaît.

La silhouette s'immobilise.

Elles s'observent. Puis elle reprend sa marche, en tentant de passer le plus loin possible.

L'une et l'autre ont peur.

L'une parce qu'elle sait, et l'autre parce qu'elle ne connaît pas.

Sans cesser sa surveillance du coin de l'œil, la silhouette scrute les mouvements possibles de l'inconnue.

— Pardon, mademoiselle ?

Surprise par le ton bienveillant, la silhouette s'immobilise.

— Pardon, mademoiselle ? Je travaille ici, mais je ne connais pas le quartier, surtout la nuit.

La silhouette relève la tête. Alors l'inconnue se ravise. Elle découvre un visage complètement tuméfié. Elle comprend que c'est plutôt à elle de proposer son aide.

— Vous voulez que je vous amène à l'hôpital ? Vous avez besoin de soins.

La silhouette la regarde sans dire un mot. Puis, après un instant, elle répond :

— C'est gentil... mais ça va aller... c'est moins terrible que la dernière fois. Ils se sont vite arrêtés. Vous alliez me demander quelque chose ?

— Si vous saviez s'il y avait un moyen de trouver un téléphone... Mais je vais rentrer, et ça ira comme ça.

La jeune silhouette fouille dans sa veste élimée et en ressort un smartphone dernier cri. L'inconnue la regarde, stupéfaite. La jeune SDF avait ce qui se fait de mieux en smartphone.

— Je suis obligée. Imaginez qu'ils n'arrêtent pas, et qu'ils m'amochent plus que de raison... Le tout, c'est que pendant qu'ils me violent et me tapent, ils n'en profitent pas pour me le piquer.

Elle tend l'appareil.

— Allez, appelez chez vous pour rassurer les vôtres.

L'inconnue regarde le téléphone, mais ne le saisit pas.

— J'aimerais vous emmener à l'hôpital, vous faire soigner. Ma voiture n'est pas loin.

La silhouette se lève d'un coup.

— Parce que vous vous sentez investie d'une mission ?... Alors, vous téléphonez ou non ?

L'inconnue ne répondit rien.

— Je vais vous accompagner à votre voiture, et vous allez rentrer chez vous.

L'inconnue et la silhouette se dirigent vers la voiture.

— Vous savez, la nuit n'est pas faite pour des gens comme vous.

Les deux femmes marchent sans plus parler. Elles arrivent à la voiture.  
L'inconnue se retourne vers la silhouette.

— Venez avec moi ce soir. Vous mangerez, vous prendrez une douche et un bon lit pour cette nuit. Au chaud. Je vous dois bien ça.

— Vous ne me devez rien... et je pense que la solution, pour vous, d'échapper à des ennuis avec votre mari, c'est qu'il y ait un témoin. Vous endossez le joli rôle de Samaritaine. Pratique, non ?

La silhouette s'arrête brusquement et se tourne vers l'inconnue.

— Puisque vous fuyez votre nuit, permettez que je vous propose de partager une des miennes.

Et elle s'élanche de nouveau. Pendant un moment, l'inconnue ne bouge plus. Il lui faut réfléchir vite.

Elle rattrape la jeune silhouette.

— D'accord... mais prenons ma voiture. Elle n'est pas garée loin.

— Dans mes nuits, le seul moyen de locomotion, ce sont mes pieds. Et puis, là où nous allons, il ne faut que quelques minutes pour y parvenir.

Après avoir fait deux ou trois détours, elle s'arrête devant une grille de chantier. Un coup d'œil rapide aux alentours, puis elle la décale légèrement afin de la laisser passer. Elle fait signe à l'inconnue de la rejoindre.

— Tu sais qu'avec tout ça, je suis incapable de retrouver ma voiture... Je vais avoir besoin de toi...

— Je te montrerai quand il fera jour.

Devant elles se dresse un grand bâtiment abandonné, délabré. Elles montent deux étages, jusqu'à arriver devant ce qui fait office de porte.

Elle se déchausse devant l'entrée et sort d'une petite cavité sur le côté une belle paire de chaussons.

Elle en sort une autre paire pour l'inconnue.

La silhouette ouvre le rideau et laisse apparaître le décor.

-entre, je vais te faire visiter...ici c'est l'entrée. Là-bas, c'est la cuisine. Au fond, c'est le salon. Et derrière la tenture, c'est la chambre...ne t'inquiète pas, il y a de la place pour nous deux...

A la surprise de l'inconnue, c'est aménagé avec un goût délicat.

- tu es surprise?

- oui...

- et, dans le coin du salon, près du fauteuil, il y a ma bibliothèque.

L'inconnue s'en approche pour saisir quelques noms. Bataille, Artaud, Beckett...

- Jennifer...c'est mon prénom...

Ça avait été dit avec conviction.

L'inconnue la regarde étonnée.

- comment t'en est arrivée là ?

- parce que je t'ai dit un prénom tu crois que je vais te raconter ma vie? Mais je ne te demande rien, moi. Je ne te dois rien et réciproquement.

Un silence lourd s'installe. L'inconnu n'insiste pas car elle ne veut toujours pas rentrer. Le regard de Jennifer est plus triste qu'en colère.

- Françoise..c'est le mien.

Elle a dit ça comme pour s'excuser. Elle va rajouter quelque chose quand Jennifer la coupe.

- je ne veux rien entendre d'autre. Nous allons rester des inconnues qui se sont épaulées à un moment donné. Une nuit que l'on a volé au quotidien. Dans quelques heures, tu retourneras à ta voiture et à ta vie, et moi, je reprendrais cette vie.

Un nouveau silence s'installe. Celui-ci sera définitif pour ces quelques heures qui leur restent à être ensemble.

- je peux aller m'allonger?

- oui, Françoise...tout à l'heure je vais te raccompagner à ta voiture.

Tout est dit. Françoise s'éclipse. Jennifer attend d'entendre l'inconnue dormir puis va se coucher aussi.

Finalement, aucune des deux ne dort, chacune surveillant l'autre.

Les heures s'étirent et soudain, une voix monte et inquiète le silence.

— Oui, je m'appelle Françoise... je suis mariée depuis 15 ans... j'ai un enfant de 7 ans...

Rien ne résonne.

— Depuis 3 ans, je subis le devoir conjugal... ce qui se passe dans le lit conjugal, c'est pour le devoir... et je le subis... je ne peux pas fuir de chez moi... convenances, jugement des autres, les regards des bons citoyens de la société... et je ne crie pas non plus, je pleure pendant et après... pendant des heures... Le travail est un palliatif... en attendant... en attendant, je ne sais quoi... je ne sais qui... voilà... moi non plus je ne te demande rien, tu ne me dois rien, non, rien... je ne te connais pas et pourtant, je t'ai parlé... tu es la seule à savoir... et tu seras la seule qui aura une bonne excuse de ne pas m'aider, car tu ne me connais pas... tu n'es pas une amie, tu n'es pas de la famille... tu n'es qu'une inconnue en qui j'ai reconnu une souffrance... pas la même... mais pas si éloignée que ça... tu subis le viol, mais le devoir conjugal... on ne l'appelle pas pareil, mais pourtant...

Le silence retombe.

Le pacte a failli être rompu mais il a tenu. Les deux femmes se sont emmurées dans leurs silences et leurs larmes. L'espace est de nouveau inoccupé.

La première lueur du jour est le soulagement que chacune attendait.

Elles remettent leurs chaussures. Les chaussons retournent dans leur abri.

Jennifer est devant, une silhouette qui repart occuper sa journée. Et derrière, celle qui est une inconnue, Françoise, qui va devoir reprendre le travail jusqu'au soir, où elle devra justifier deux jours d'absence.

Il n'y aura rien à comprendre.

Rien."

**Didier Colpin**



<https://auteurnormand.wixsite.com/poetesnormands/didiercolpin>

### **QUELQUES RESSENTIS EN PARTAGE...**

Dieu pleure avec ceux qui pleurent et souffre avec ceux qui souffrent...

Tout cri résultant d'une injustice est un appel vers Lui...

Il est du parti de tous les opprimés...

- IL est du parti des Protestants persécutés par les catholiques, et des Catholiques qui le sont par les protestants,

- IL est du parti des Rouges persécutés par les blancs, et des Blancs qui le sont par les rouges,

- Il est du parti des Athées persécutés par les croyants, et des Croyants qui le sont par les athées,

-Etc...

Si tous les Hommes sont frères, et ils le sont, alors le sang de Caïn ne cesse de crier et de me salir...

## Hubert Bodin

<https://auteurnormand.wixsite.com/poetesnormands/hubertbodin>

À mon épouse, en hommage à son professionnalisme et à sa carrière exemplaire

### Le Noël de Madeleine

C'était il y a longtemps, très longtemps, à l'aube du deuxième millénaire, au temps où les gens s'attardaient encore sur leur passé pour y puiser des raisons d'espérer. Parfois, abandonnant leur sacro-sainte télévision, ils étaient capables de générosité et même d'affection. Mais écoutez plutôt cette histoire qui illustre assez bien mon propos. Tout d'abord, le décor ! Imaginez un petit village côtier de la Manche comme il en existe tant le long du littoral. Celui-ci n'a rien de particulier sinon, peut-être, qu'ayant été épargné par les guerres, il offre le même visage depuis des lustres. Maisons anciennes typiques de la région, au granit mangé par le lierre, elles semblent là de toute éternité. Quand, à travers ses rues, on lève le nez pour humer l'air, on distingue parfois, parmi les odeurs environnantes, celle du parfum de l'iode mêlé aux embruns venus de la mer tandis que, joyeuses, d'innombrables mouettes au plumage immaculé paradent dans un ciel couleur pastel. C'est dans ce village que vivait Madeleine, institutrice depuis longtemps à la retraite. Tout le monde connaissait Madeleine. Nommée à l'âge de vingt ans dans cette commune, elle avait enseigné là pendant toute sa carrière. Combien d'enfants avait-elle vu passer sur les bancs de son école ? Des centaines, sans doute, représentant pas moins de deux générations, presque trois, et qui se souvenaient d'elle comme d'une institutrice hors pair. Pas un ancien élève qui ne parle de madame L. encore aujourd'hui, avec dans la voix quelque chose qui ressemble à de l'affection. Main de fer dans un gant de velours, Madeleine avait su, en plus, conquérir l'estime qu'on accorde à celle dont la compétence est unanimement reconnue. Chargée du cours préparatoire, elle avait accompli sa tâche avec une efficacité redoutable permettant ainsi à d'innombrables enfants de sortir de sa classe, sachant lire, écrire et compter. Un gage de réussite pour l'avenir. L'âge de la retraite ayant sonné, Madeleine avait décidé de rester dans ce village où elle se sentait chez elle. Tous ses souvenirs, d'ailleurs, l'y ramenaient invariablement. Originnaire d'un village voisin où elle s'était mariée, elle avait

eu quatre enfants qui, aujourd'hui, s'étaient envolés pour d'autres horizons. Madeleine, veuve depuis quelques années, vivait seule dans sa maison, un peu à l'écart du village. De temps à autre, on la voyait passer en direction de la ville dans sa petite voiture et chacun sur son passage lui faisait un sourire en guise de bonjour. Pourtant, en dehors des visites de ses enfants et celles de quelques fidèles amis, Madeleine avait peu de contacts avec une population devenue progressivement et apparemment différente. Les années passant, l'oubli venait rejetant celle qui s'était dévouée pendant tant d'années dans une solitude qu'elle supportait néanmoins avec philosophie. « C'était dans l'ordre des choses » se disait-elle. Quelquefois, quand, assise dans son fauteuil près de la cheminée, elle songeait à son passé, une certaine nostalgie l'étreignait au souvenir de toutes ses années d'enseignement. Et si, par hasard, l'envie lui prenait de regarder des photos - Ce qui était très rare - elle ressentait alors comme une sorte de tristesse à contempler tous ses visages d'enfants qu'elle avait connus et qui étaient tous chargés d'une signification particulière. Elle se rappelait leur nom et souvent même leur prénom car elle avait gardé une excellente mémoire. Parfois, un matin, le facteur lui apportait des nouvelles d'anciens élèves, lettres émouvantes de simplicité qui racontaient leur vie et toujours un peu de son passé. Alors Madeleine allait s'asseoir dans sa cuisine pour les lire tout à son aise ; souvent elle en reconnaissait l'auteur rien qu'à son écriture : celui-là à sa façon de pencher ses lettres et cet autre, au contraire, à les écrire en les tenant bien droites. Et à chaque fois, c'était toujours un visage d'enfant qui réapparaissait avec, dans ses yeux pleins de naïveté, des interrogations muettes qui l'avaient si souvent émue. Madeleine avait aimé ses « petits » comme elle les appelait et, faut-il le dire, ils le lui avaient bien rendu. Avait-elle des regrets ? Nul ne le sut jusqu'à ce jour de Noël pas comme les autres.

Depuis longtemps déjà, certains qui avaient été ses élèves ou parents d'élèves songeaient à lui faire une surprise et avaient commencé à la préparer. Le projet adopté au cours d'une réunion extraordinaire du conseil municipal, des courriers d'invitation étaient partis depuis des mois. Noël, cette année, serait l'occasion pour la commune d'offrir à leur ancienne institutrice le plus bel hommage qu'elle puisse rêver. Tout se fit dans le plus grand secret et rien ne transpira jamais ; si bien que le jour de Noël, dans l'après-midi, tout était arrangé, organisé et la salle des fêtes pleine à craquer. C'est qu'il y avait là, au milieu des guirlandes, à côté d'un sapin tout illuminé, plusieurs rangées d'anciens élèves un peu gênés d'être le point de mire de l'assemblée. Déjà, on sentait l'émotion les gagner rien qu'à imaginer ce qui allait suivre. Certains venaient de très loin, n'ayant pas hésité à traverser les océans pour assister à ces retrouvailles très

exceptionnelles. On se congratulait, surpris tout de même de se retrouver si changés. Tant d'années avaient passé depuis leur départ d'une commune ayant vu disparaître, pour certains, parents et grands- parents, qu'ils se sentaient presque comme des étrangers. Il fallait le sourire de copains et copines, le rappel de leurs frasques enfantines pour qu'ils se sentent à nouveau chez eux.

La municipalité, pour la circonstance, avait, il faut l'avouer, bien fait les choses, reconstituant, sur l'un des côtés de la salle, une classe avec ses tables et son tableau noir. Tout y était : pendues au mur, les lettres multicolores de l'alphabet, des panneaux couverts de dessins d'enfants et, sur les pupitres, des boîtes de pâte à modeler, des règles et des crayons de couleur, de la peinture et même, trônant sur le bureau de la maîtresse, ce globe terrestre électrifié qui intriguait tant les petits et les faisait rêver. Et puis près du tableau pivotant sur lui-même dans son cadre de fer, des morceaux de craie de toutes les couleurs, quelques livres aussi, à l'aspect de reliques, rescapés d'une époque. C'est dans ce décor et cette ambiance qu'on fit entrer Madeleine intriguée de se retrouver aussi entourée. La vérité, c'est qu'elle était stupéfaite et même embarrassée. L'invitation qu'elle avait reçue un mois plus tôt semblait assez évasive quant à son objet. Elle avait simplement pensé que le maire, un ami de longue date, souhaitait sa présence pour une cérémonie. Elle avait d'abord hésité, tergiversé puis finalement, pressée par téléphone de donner sa réponse, elle avait dit oui à cette adjointe dont la voix et les arguments lui avaient plu. Et comme cette année, exceptionnellement, elle restait là, ses enfants étant partis à l'étranger, eh bien, elle serait présente puisqu'on tenait tant à la voir assise à côté du maire.

Celui-ci, recevant une personnalité, désirait la voir à son côté afin de rappeler le rôle joué par son défunt mari à une certaine époque. Madeleine avait apprécié cette délicatesse, ce genre d'attentions qu'elle croyait pourtant disparue de l'éducation des gens depuis longtemps avec beaucoup d'autres choses. Et puis voilà ! Elle était là sur cette estrade dressée pour l'occasion, aveuglée par les projecteurs qui, s'ils éclairaient la scène, laissaient dans l'ombre tout le reste de la salle. D'abord elle vit le maire, monsieur M. venu l'accueillir, l'air solennel et visiblement ému. Il y eut un mouvement de foule et Madeleine s'aperçut alors que les gens s'étaient levés. Un grand froid la parcourut soudain , craignant de comprendre même si ça restait encore très flou dans son esprit. Monsieur M. s'était emparé d'un micro et lui rappelait maintenant quantité de souvenirs. Silhouette menue au milieu de cette grande estrade, Madeleine écoutait, pétrifiée. Pourquoi le maire évoquait-il son passé avec des mots qui la touchaient plus

qu'elle ne l'aurait voulu ? Elle sentit que l'émotion la gagnait et elle dut faire de gros efforts pour ne pas craquer. De temps en temps, elle jetait un regard vers la salle, fouillant l'ombre, à la recherche de visages connus. Curieuse sensation que celle qu'elle éprouvait devant cette foule recueillie, au silence impressionnant. Elle les connaissait presque tous et pourtant ne reconnaissait personne.

- Ma chère Madeleine..., permettez qu'en cette circonstance, je vous appelle Madeleine... ! - Le maire n'attendit pas la réponse - Voici qu'à l'occasion de ce jour de Noël, nous avons décidé, le conseil municipal et le village tout entier, en remerciements pour services rendus, de vous offrir ce cadeau qui représente aussi l'hommage que nous vous devons ainsi qu'à votre mari qui vous êtes tant dévoués pour des générations d'enfants...

Et tandis que le premier magistrat parlait, relayé par des hauts-parleurs dispersés aux quatre coins de la salle, des projecteurs, tout à coup, s'illuminèrent mettant en lumière la classe reconstituée. L'effet fut si saisissant que Madeleine sentit son cœur se serrer comme dans un étau. Le maire s'était rapproché et, affectueusement, l'avait prise par les épaules.

- Nous sommes en 1965, Madeleine, est-ce que cette année vous rappelle quelque chose ? Reconnaissez-vous vos anciens élèves ?

C'est alors que l'ancienne institutrice les aperçut, assis, chacun devant leur table, des élèves un peu trop grands sans doute, un peu vieilliss aussi, mais elle les reconnut presque aussitôt.

- Oui, dit-elle, la voix un peu tremblante, oui, je les reconnais. Lui, au premier rang, c'est Jean-Pierre, à côté, c'est Eric et là-bas, à gauche, au bout de la deuxième rangée, c'était sa place, c'est François. Et puis, au milieu, juste à côté d'Edmond Rousseau, c'est Isabelle toujours aussi blonde...

A l'annonce de leur prénom, les intéressés, un peu gauches, s'étaient levés pour venir la rejoindre et l'embrasser. Madeleine se laissait faire, occupée seulement à retrouver, sous les traits transformés de ces adultes, les enfants qu'elle avait connus et aimés autrefois. Et les élèves se levaient les uns après les autres à l'appel de leur nom, venant grossir le groupe sur l'estrade. Le maire tendait son micro pour saisir des bribes de conversations :

- C'est toi, Delphine ? Mon Dieu comme tu es devenue jolie ! Tu es professeur de philo... ! Félicitations ! C'est vrai que tu travaillais bien.

Et la dénommée Delphine de sourire à ce rappel de son passé, tout en tenant affectueusement les mains d'une Madeleine émue jusqu'aux larmes.

Les années maintenant défilaient amenant sur l'estrade une troupe

impressionnante. Et toujours ce silence qui accompagnait cette litanie de noms tandis que, dans l'allée menant à la scène, des hommes et des femmes, oubliant leur âge, remontaient le temps les yeux remplis de nostalgie.

- Camille, mon petit Camille, c'est toi... ? Qu'est-ce que tu as grandi ... ! Te voilà marié maintenant ..., et père de famille ! Tu as deux enfants ! Ont-ils autant de personnalité que leur père... ?

Madeleine dévisageait cet ancien gamin qui, arrivé en cours d'année dans sa classe, avait quand même fini par apprendre à lire et rattraper son retard. Elle se souvenait aussi des trésors de patience qu'elle avait dû déployer pour amadouer ce garçon révolté qui refusait d'obéir et faisait bêtise sur bêtise. Aujourd'hui, ce grand échalas était là lui aussi ; il dévisageait cette petite bonne femme qu'autrefois, il appelait « la maîtresse » et qui, à cette époque, chaque jour, remplaçait une mère trop souvent absente. Oui, c'était lui ce Camille qui parlait aujourd'hui à sa maîtresse d'école avec des sanglots dans la voix. Il y avait, bien sûr, tout ce qu'il ne disait pas, tout ce qu'il n'avait jamais dit, jamais raconté... Mais non, il n'avait pas oublié madame L ! Et il le disait aujourd'hui avec ses mots à lui, des mots qui faisaient fondre Madeleine.

On en était aux années 1980, et toujours ce silence qui pesait comme une chape de plomb. De temps en temps, une place vide devant un pupitre apprenait à Madeleine un décès prématuré, ignoré jusque-là. Comment était-ce possible que ce garçon jadis si gentil, si plein de vie, ait déjà quitté ce monde ? Là-bas dans la salle, l'émotion explosait au rappel de souvenirs qu'on croyait définitivement oubliés. On s'essuyait discrètement les yeux avec son mouchoir avant de se moucher bruyamment. Après la photo générale destinée à fixer l'événement pour la postérité, Madeleine dut reprendre sa place devant le tableau noir sur lequel elle écrivit lentement la date, comme elle le faisait autrefois, marquant les pleins et les déliés avec application. Un moment, elle se crut revenue trente ans plus tôt, persuadée que si elle se retournait, elle allait à nouveau voir ses bambins derrière leur table. La tête lui tournant un peu, elle s'assit devant son bureau oubliant la foule assemblée sur les côtés et qui la regardait avec les yeux de l'affection. Devant Madeleine, des enfants s'étaient installés pour écouter. La nouvelle génération prenait la relève et braquait leurs regards encore pleins d'innocence sur cette institutrice qui avait fait la classe à leurs parents et qui avait si grande réputation. Madeleine écouta, les larmes aux yeux, un poème de Ronsard qui parlait de jeunesse. Un instant, elle oubliant son âge, remonta jusqu'au temps où elle habitait dans cette école qui avait vu naître ses propres enfants, où elle et son mari, directeur à cette époque, avaient vécu une aventure pédagogique exaltante. Oui, Madeleine était bien telle que l'avait décrite le maire, fidèle témoin de leur travail quotidien, de leurs difficultés, de leurs efforts pour réussir leur

enseignement avec des enfants pas toujours faciles. Elle songea à son mari, à ses enfants, à ce qu'avait été leur vie de famille souvent perturbée par celle des autres. Regrettait-elle quelque chose ? Madeleine dut s'avouer que non. « Si c'était à refaire », songeait-elle, elle recommencerait, rien que pour voir le sourire de ses « petits » après un travail réussi, pour retrouver leur regard surtout, ce regard encore pur qui se posait sur elle exprimant alors une confiance infinie. Non, Madeleine n'avait pas de regrets, seulement la nostalgie d'un temps où elle se sentait toujours jeune et enthousiaste. Alors, malgré sa timidité presque maladive, elle se leva et, pour la première fois de sa vie, écrivit au tableau ces mots tout simples mais incroyables pour elle et qui résumaient tout ce qu'elle pensait : La « maîtresse » vous aime, mes enfants, aujourd'hui comme hier. Merci pour ce cadeau inoubliable : votre présence. Et Joyeux Noël !

Ce jour de Noël fut l'un des plus beaux pour Madeleine et il resta gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie à côté d'autres souvenirs auxquels elle tenait le plus.

H. Bodin dit Jean Mortagne

## Danydeb

<https://www.auteursnormands.com/danydeb>



### Au bout du compte

Elle n'est pas bonne cette impression d'être passé à côté de sa vie ...  
quand on ressent que notre existence avait une autre destinée.

Que s'est-il passé ; qu'avons-nous raté, au fil des années, dans notre trajet ?

N'a-t-on pas osé ? A-t-on été, retardé, empêché, propulsé sur des routes déviées ?

Il est trop tard pour y penser, pour y remédier, à l'âge des regrets, il n'est pas bon y penser. C'est juste une impression d'un parcours incomplet, une vie autre qui n'a pas eu lieu, un manque, un mal être, une insatisfaction de ne pas avoir donné tout ce dont on avait d'un potentiel non achevé, des possibilités non utilisées.

C'est une perception que les autres ne ressentent pas. C'est personnel (un peu prétentieux, peut être cette perception, cette vision non épanouie qu'on porte en soi, évanouie ou en sommeil... Par soucis de se contenter d'avoir été ce qu'on a été.

Peut-être ?

Peut-être, les circonstances sont à accuser ?

Sait-on jamais atténuantes ? le hasard qui influence notre cœur qui balance, fatigué de lutter pour un avenir incertain, peut-être ?

Quoi qu'il en soit, la plénitude aide-t-elle à mourir ? Où une difficulté à quitter ce qui a été construit ?

Le travail inachevé n'est pas non plus évident., et on peut accuser le manque de puisqu'on n'a pas prouvé ce qui nous menait intérieurement, le succès sur soi même obtenu.

C'est personnel... éprouvant ? N'en parlons plus.

Qui connaît ce sentiment de frustration de ne pas avoir vécu assez ; une vie assez longue et remplie ? Qui ?

Alors pour se consoler il faut se dire, il y a un âge pour tout, même en forme, sauter à la corde est réservée au plus jeunes ...le passé que l'on regrette fait partie de désirs inachevés, imaginés, fantasmés, perdus à tout jamais.

Il est bon de se remplir d'idées à réaliser avec des moyens donnés sinon de l'insatisfaction naît la tristesse.

Pour vivre heureux, fermons les yeux !

Vivre au présent est une épreuve à gagner. C'est réussir en contrôlant ses démons.

La clé, avant le jugement dernier.

Il paraît que Dieu est indulgent.

### **Au ras des pâquerettes**

Est-ce bien là, l'été qu'on attendait ? Déjà le 16 juillet. ! L'anticyclone va-t-il nous préserver de l'alternance de pluie et de vent ?

Quel calme inhabituel aujourd'hui ! Je n'ose croire à pareille durable éventualité, mais je profite de cette opportunité qui m'est donnée.

Je m'installe dehors pour ne pas perdre une miette de soleil sur ma peau et je tends mon cou pour capter ses rayons. J'ai tant besoin de ses bienfaits ! Petit à petit, je sens mon cœur se réchauffer : je déprimais sous l'épaisse grisaille des temps derniers.

La couleur est joyeuse, la nature a retrouvé ses doux reflets !

Au ras des pâquerettes, je me suis assise dans un champ mêlé de trèfles ni blancs ni roses, parsemé de fleurs jaunes cousines du pissenlit, plus hautes et plus légères. Elles abritent des touches de pâquerettes - de ci – de-là – sur fond de gazon vert tendre et bien dense que la pluie n'a cessé d'arroser.

Enfin, le vent s'est calmé ! Est-ce possible ? Seule une brise légère se fait sentir douce et agréable à souhait. Tout vibre, oscille comme pour dire merci. Les papillons sont sortis, ils virevoltent de plaisir. Sur les hautes branches, les oiseaux sont perchés. Ils ont

repris leur concert inachevé. Ils entonnent une mélodie, se corrigent, se répondent, s'améliorent encore. Quels cours de chants dont ils me font l'honneur d'assister.

Des nuages blancs légers, s'étirent et passent mollement dans mon ciel d'un bleu pur qui ne fait pas mal aux yeux, clair et lumineux qui contraste avec le vert de la terre, abondant, terre riche de pâturages pour les vaches normandes, un peu plus loin, dans le champ voisin, noires et blanches, paisibles, lourdes et grasses, pleines de lait parfumé.

Je suis enveloppée d'une atmosphère de paix dont je n'ai nulle envie de me séparer. Je me laisse prendre, petit à petit, imprégner par tant de beauté.

Je suis d'ici de ma Normandie où je suis née, terre généreuse, certes arrosée, qui nourrit les habitants des départements qui la composent, l'Eure, l'Orne et le Calvados, les gens du coin qui lui sont fidèles, et qui chantent au monde entier combien la France est belle et comment la préserver.

Dans mon enclos, j'oublie la folie des hommes !

En effet, je viens d'entendre que des étrangers veulent reproduire nos paysages de façon surnaturelle à des kilomètres, dans des contrées qui n'auront jamais notre climat, et que l'homme veut profiter sans avoir à voyager !

Quel besoin de copier ce que le ciel a créé par la volonté de notre Dieu qu'on veut nous enlever ? Il faut accepter la nature telle qu'elle est avec ses différences et ses spécificités, avec ses variantes, ses occupants avec d'étranges mentalités et de couleur différente, selon le sol de naissance, où leurs pieds les ont portés lorsqu'ils ont appris à marcher, l'atavisme ancré dans leurs chairs et dans leur sang.

Comment peut-on vouloir, tout ignorer des réalités, tout relier, tout unifier ?

Si je peux m'offrir un tel spectacle, c'est grâce justement à cette diversité que je capte avec volupté et ces différences sont tellement à admirer sans fin, si l'on sait apprécier « sans modération »

Ce soir, j'aurai pour m'abriter une maison avec un toit de chaume, pour dormir un matelas de laine que j'ai hérité de mes aïeux.

J'invite ceux qui veulent connaître à le faire, à condition de prendre l'avion pour jouir d'un dépaysement bien mérité à leur atterrissage. J'enverrai cette reproduction pour la

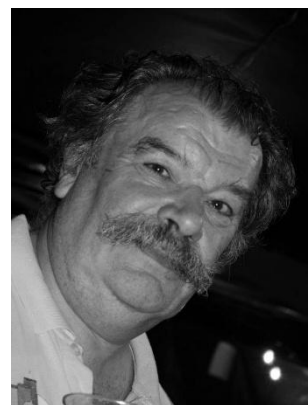
poste juste pour l'incitation. Pour le reste, la dégustation se fait sur place, tout comme celle du Livarot, du Pont-l'Evêque, du Camembert fermier et du cidre frais et nos bons produits avec toutes leurs senteurs spécifiques.

Je dis « halte » à ces prétendus voleurs d'image, ils n'auront pas la Normandie.

SIC (chanson) « c'est le pays qui est le mien », etc...

**miC H@l**

<https://www.auteursnormands.com/michal>



## **Le merle au printemps**

Je ne dirais point que je piaffe d'impatience de retrouver cette période. Chaque saison apporte ses émotions, plus ou moins fraîches, plus ou moins agréables... mais les premiers jours du chant des oiseaux est quelque chose que j'apprécie particulièrement.

Sans doute que cette communication polyphonique des oiseaux est un bien réconfortant, pour nous qui, si le printemps est plus propice aux rencontres, n'est pas le seul moment de la vie, où nous ne chantons pas pour trouver la ou le partenaire pour seulement perpétuer la vie.

Il est vrai que, retraité, sans les exigences des horaires du travail, j'ai le temps de les entendre quand je sors mon chien le matin dans le jardin. Il en est un particulièrement qui me passionne, c'est le merle !

Son bec jaune tranche sur sa robe noire trop sérieuse, loin d'être aussi noire que la robe de nos tristes qui ont le bec bien moins courtois dans un tribunal.

Alors, le merle, je l'apprécie, son sifflement puissant domine le chant des autres oiseaux, je l'entends plus sans doute aussi que j'entends bien moins qu'auparavant. Alors, je prends plaisir à siffler, à tenter de l'imiter et cela marche... Il est assez courant qu'un merle ou qu'une merlette, pointe le bout de son bec, sorti d'on ne sait où, pour venir voir, qui les interpellent ainsi... Je pense grosse déception, surtout après quelques sifflements échangés. Je ne ressemble en rien à ce que ces animaux recherchent. Ce n'est point pourtant une supercherie, je ne cherche point à les tromper, seulement à communiquer avec eux. Quels plaisirs, tant bien d'autres humains, eux, ne m'écoutent point, ne m'entendent guère même. Alors, alors quel plaisir ! Certes, je ne comprends rien de leur message, s'il y en a un à comprendre, d'ailleurs, cela est même certain. Mais je prends grand plaisir à échanger, dans le vide peut-être, sans être traité de con, par un malotru qui ne sait pas siffler. Ce plaisir m'est bien singulier, sincère dans sa sobriété, non dans les tons et les mélodies, mais dans sa communication. Je ne recherche pas une compagne ailée, non, même sans aile d'ailleurs, mais cette simplicité à vivre en bon voisinage, échanger sur tout et sur rien, sur rien surtout puisqu'il n'y a rien à comprendre. Je ne cherche pas non plus à être le meilleur siffleur, ni même une autre meilleure chose, simplement à être entendu par quelqu'un qui ne juge pas qui ne

condamne pas un être vivant, par quelqu'un qui ne cherche qu'à reproduire la vie et si possible sans les produits chimiques que les pervers dispersent dans la nature et qui les condamnent à mourir... Alors, tant qu'une merlette ou un merle sifflera dans mon jardin, je les remercierai sincèrement de m'avoir rencontré.

**Vos ouvrages sont sur CDAN**

**<https://www.auteursnormands.com/>**

*CDAN*

**Cercle des autrices et des auteurs normands**

**Contactez le cercle :**

-via le site :

**<https://auteurnormand.com>**

-via la messagerie :

**[cercleauteursnormands@gmail.com](mailto:cercleauteursnormands@gmail.com)**

**Annoncez vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :**

**<https://www.facebook.com/>**

**Visitez le site :**

**Tapez sur un moteur de recherche :**

**[auteursnormands.com](https://www.auteursnormands.com)**

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre votre revue MOTAMOT et votre site : le cercle des auteurs normands CDAN.

Dans ce numéro 10 de MOTAMOT, nous tentons de vous présenter des textes qui parle de l'histoire de l'écriture des époques anciennes à la vôtre, mais aussi de l'histoire des écrits normands, du "parlé Normand" ainsi que des auteurs actuels et surtout les écrits que vous avez proposés.

Vous pouvez, bien entendu, participer à cette aventure, en proposant vos écrits, ainsi que ceux d'auteurs de notre Normandie. Il n'y a pas de sujet imposé, la liberté reste au bout de vos plumes.

**Pour le numéro 11, nous attendons vos écrits et toute autre proposition sans thème imposé.**

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Nous sommes aussi ouverts à toute autre proposition pour que cette revue devienne pérenne.